

BULLETIN

DE

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES

DE

FONTENAY-AUX-ROSES

N° 5 — NOVEMBRE 1896

SCEAUX

IMPRIMERIE CHARAIRE ET C^{ie}

68 ET 70, RUE HOUDAN, 68 ET 70

1896

CONSEIL D'ADMINISTRATION
POUR L'ANNÉE 1896-1897

Présidente : M^{lle} LAURIOL.
Vice-Présidente : M^{lle} PERNESIN.
Trésorière : M^{lle} MAHAUT.
Secrétaire : M^{lle} ROBERT.
Membres : $\left\{ \begin{array}{l} \text{M}^{\text{me}} \text{ J}^{\text{ANIN}}. \\ \text{M}^{\text{les}} \text{ B. CHAMPOMIER}. \\ \text{HECQUET}. \\ \text{V. THOMAS}. \\ \text{VIAUD}. \end{array} \right.$

BULLETIN

DE

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES

DE

FONTENAY-AUX-ROSES

SOMMAIRE

1. Allocution prononcée par M. Pécaut, à la réunion du 6 août 1896 (séance de l'après-midi).	161
2. Procès-verbal de la réunion du matin. — Compte rendu financier. — Note de la trésorière.	171
3. Visite du Ministre de l'Instruction publique à l'École de Fontenay-aux-Roses (20 octobre 1896).	180
4. Vœux d'une associée	186
5. Nécrologie.	188
6. Trois semaines en Angleterre (relation de voyage d'une associée).	189

ALLOCUTION PRONONCÉE PAR M. PÉCAUT

A LA RÉUNION DU 6 AOUT 1896

RÉUNION DE L'APRÈS-MIDI

La réunion du 6 août, dans laquelle M. Pécaut est venu une dernière fois avant son départ au milieu de ses élèves, avait groupé, dans la salle des conférences, un grand nombre de membres de l'Association amicale.

M^{mes} Collin, Dartois, Williams, MM. Darlu, P. Dupuy, Bompard, Pellissier, Burgers avaient tenu à se joindre à leurs élèves, dans cette réunion que les circonstances faisaient à la fois plus intime et plus grave.

MM. Sorel, E. Dupuy, Manœuvrier, Meunier, Hémon, Melouzay, Pessonneaux avaient, par lettre, exprimé leur regret de ne pouvoir témoigner une fois de plus de leur attachement à la personne de M. Pécaut, de leur admiration pour son œuvre.

Au moment où M. Pécaut entra dans la salle de la réunion, M^{lle} Champomier, présidente de l'Association, lui adressa la parole à peu près en ces termes :

« Monsieur l'Inspecteur,

« Vos élèves de ces seize années, réunies ici, ou qui se joignent à nous par la pensée, toutes veulent d'abord vous remercier d'avoir consenti à accepter d'elles un souvenir qui les rappellera à vous plus souvent et d'une manière plus proche.

« Notre émotion à toutes est trop profonde pour que je tente de l'exprimer en ce moment. Tout au moins vous dirai-je, monsieur l'Inspecteur, combien, en cette heure si grave, nous nous sentons attachées à l'esprit de Fontenay, tel que vous l'avez vous-même défini, combien nous sommes résolues à y demeurer fidèles, chacune de nous se promettant de travailler à s'en mieux pénétrer, à le faire passer dans sa propre vie, à s'en inspirer dans l'action qu'elle exercera autour d'elle. Il ne nous semble pas que nous nous séparions de vous : si nous ne devons plus recevoir de vous désormais cette communication directe et incessante de raison, de sentiment, d'expérience morale, de vie de la conscience, qui soutenait nos efforts et nous préservait des erreurs et des défaillances, nous évoquerons nos souvenirs de Fontenay, le souvenir de ce que vous y avez dit et de ce que vous y avez fait. Il y aura là encore pour nous lumière et force. »

M. l'Inspecteur a pris ensuite la parole :

« Mesdemoiselles,

Vous n'attendez sans doute de moi rien qui ressemble à un discours ; cela ne répondrait, en cette circonstance, ni à vos sentiments ni aux miens. Je veux plutôt vous parler une dernière fois comme je vous ai parlé si souvent dans nos Conférences quotidiennes du matin, avec simplicité et liberté. Jamais autant qu'aujourd'hui le mot de l'Ancien que je vous ai souvent cité : « Pénètre dans l'âme des autres » et laisse les autres pénétrer dans la tienne, ne m'a paru devoir être la règle de nos entretiens et le seul genre d'éloquence — si c'en est un —

qui me soit permis. Aidez-moi seulement, dans l'évocation de nos vieux souvenirs, à maîtriser mon émotion en maîtrisant la vôtre.

« Je ne veux pas affecter une impassibilité qui serait bien éloignée de ma disposition réelle. En repassant du regard les seize années écoulées, je considère que je laisse derrière moi la période la plus heureuse de ma vie; heureuse par une grande activité au service d'un grand dessein; heureuse par l'entière communauté d'esprit avec des collaborateurs éminents; heureuse par l'échange quotidien de vues avec des maîtresses dévouées; heureuse par la confiance et l'affection des élèves.

« Je me rappelle le jour et presque l'heure où je reçus la première ouverture concernant une École Normale Supérieure d'institutrices à fonder. C'était au cours de ma première tournée d'inspection générale, dans une pittoresque petite ville des montagnes basques, à Mauléon, dans la même hôtellerie où 43 ans auparavant, à l'âge de 7 ans, j'avais été conduit par mon père. Il venait alors me confier aux soins de l'un des bons instituteurs formés par la récente loi de 1833 (loi Guizot) qui, le soir même, m'emmenait avec lui dans le village le plus reculé de la frontière; le lendemain, il me faisait asseoir parmi les jeunes montagnards, ses élèves, dans l'humble école établie sous le porche de l'église paroissiale, au milieu du cimetière communal, en face d'un cirque ravissant de montagnes boisées. C'est là que mon imagination a reçu ses plus vives impressions de la nature; là aussi, j'en rends grâce à mon excellent maître basque, que j'ai appris, bien appris, ma grammaire française.

« La proposition de M. le Directeur de l'Enseignement primaire ne laissa pas, vous le pensez bien, que de me troubler, et pour des raisons diverses. Je me défiais de moi-même, je ne voyais pas clair. — Et pourtant j'acceptai. Il ne s'agissait d'ailleurs que d'une absence de trois ou quatre ans: le temps d'organiser l'École; et c'est pourquoi je partis, n'emportant ni bibliothèque ni mobilier, que l'incendie devait consumer plus tard avec ma maison entière. Au lieu de quatre ans, me voici au terme de la seizième année.

« J'ai également très présent à l'esprit mon premier entretien avec M. Jules Ferry, ainsi que ma première rencontre avec nos professeurs: et bien que le *moi* soit déplaisant, vous me saurez gré, j'en suis sûr, de vous livrer familièrement ces souvenirs: ne font-ils pas en quelque sorte partie des vos archives?

« M. Ferry attachait la plus grande importance à la nouvelle institution, unique en son genre, sans précédents connus en France ni à l'étranger, et qui formait la pierre angulaire de toute l'organisation projetée des écoles normales et des écoles de jeunes filles. Il la voulait franchement laïque d'esprit, d'enseignement, de discipline, comme de

personnel, mais sérieusement éducatrice et morale, sans rien d'étroit, de sectaire, d'exclusif. Nous eûmes à nous expliquer ensemble sur plus d'un point délicat. Il avait pris la peine de lire ce que j'avais publié en divers temps sur des matières diverses et en particulier sur l'éducation nationale; il ne partageait pas toutes mes vues; mais nous étions d'accord sur le caractère à imprimer à la nouvelle création. Il voulut bien me dire qu'il me prenait tel que j'étais. C'était, de sa part, me faire un grand crédit, puisque je n'étais pas, comme on dit, *de la carrière*. Depuis, il me vit à l'œuvre, et je puis dire sans la moindre présomption, qu'il ne cessa de m'honorer de sa confiance, en multipliant jusqu'à sa mort, ministre ou simple député, les témoignages de sa bienveillance pour l'école de Fontenay. — Et à ce propos, je ne résiste pas à l'envie de vous lire deux lignes d'une lettre que j'ai reçue ces jours-ci de M^{me} Jules Ferry : « Celui dont vous gardez la chère mémoire, me dit-elle, aurait été bien affligé de la résolution dont vous me faites part; non pour vous, qui avez droit au repos de la famille, mais pour la grande et noble tâche dans laquelle vous ne sauriez être remplacé »... En lisant ces touchantes paroles, il m'a semblé que j'entrais de nouveau dans le cabinet de notre illustre et cher homme d'État et que je l'entendais me dire de sa voix grave : « M. Pécaut, vous n'avez pas trompé mon attente. »

« Je rappelais aussi ma première rencontre avec les professeurs. C'était au Ministère, dans une des grandes salles de *Commissions* que plusieurs de vous connaissent. Comment vous dire ce que j'éprouvai lorsque je vis entrer l'un après l'autre tant d'hommes déjà considérables par le talent ou le savoir, et qui étaient appelés à l'être davantage, parmi lesquels se détachaient, je m'en souviens, par leur haute stature, comme par leur air résolu, M. Albert Sorel et M. Charles Bigot. Oh! je me sentais bien petit devant ce groupe d'hommes éminents, dépourvu que j'étais de hauts titres universitaires et de toute compétence spéciale reconnue. Je n'avais à me prévaloir, pour oser marcher à leur tête, d'aucun genre de supériorité; je n'avais même pas, dans cette séance préparatoire, un programme à leur exposer. Ce programme, nous devions le dresser ensemble, d'un commun accord, et au jour le jour : je n'avais pas la fatuité d'en composer un à l'avance. Oui, j'étais, je vous assure, bien modeste à l'égard de tous ces collaborateurs. Et vous ne refuserez pas de me croire si j'ajoute qu'au fond du cœur je le suis toujours resté, me plaisant à les écouter et souvent à les admirer, jouissant de leur supériorité, et me plaisant à en faire jouir nos élèves.

« N'avais-je pourtant rien qui, à ce poste de chef désigné de la nouvelle maison, me donnât hardiesse et confiance? Oui, j'avais ce qui

devait être le lien de plus en plus fort de notre communauté de pensée et d'action : le sentiment net et fervent des nécessités pressantes de notre pays et de notre démocratie, des périls qui menaçaient l'un et l'autre, et des conditions qui seules pouvaient assurer leur salut. J'étais particulièrement pénétré de l'intérêt urgent qu'il y avait à rapprocher étroitement les diverses parties de la société, et entre autres les deux sexes, par une bonne éducation nationale, qui fût participer les humbles, les faibles, les ignorants, les dépendants, à ce que nous possédons de plus précieux, de plus moral, de plus libéral ; à établir enfin entre ceux d'en haut et ceux d'en bas une communauté de principes, d'habitudes, de sentiments, de *partis pris* généraux, sans laquelle la démocratie n'est qu'une vaine apparence, exposée sans cesse à des causes trop actives de ruine.

« Voilà le sentiment qui m'animait. Je voyais clairement que le suffrage universel étant désormais le maître, nous devons périr par lui ou être sauvés par lui ; et pour qu'il nous sauve, il faut à la fois l'instruire et le pénétrer du bon esprit, de celui que les plus éclairés, les plus sages parmi nous estiment le meilleur pour leur propre usage. Et cette communication ne peut s'établir d'une manière durable et avec quelque intimité que si elle s'étend aux femmes : c'est pourquoi la nouvelle École normale supérieure des institutrices était appelée à remplir un grand office national. Or la même persuasion, le même ardent désir, la même espérance animèrent dès le premier jour tous les maîtres de Fontenay ; voilà ce qui me permit de marcher de plain-pied avec eux, ce qui devint la commune inspiration des divers enseignements. Nous n'avons cessé de nous sentir à la fois reliés ensemble, et comme portés par la considération d'un but supérieur qui nous dominait tous et s'imposait aux plus éminents mêmes.

« Quand je songe à ces premières heures si pleines d'espoir, d'activité, de cordiale entente, où l'amour réfléchi du pays, du peuple, des institutions libres, formait le charme secret de nos rapports quotidiens, je suis comme envahi d'une grande reconnaissance. Reconnaissance envers la divine Providence qui daigna ajouter à ma vie active, au moment où je la croyais terminée, une longue saison de travail au service de la cause la plus aimée ; envers tous nos ministres, qui m'ont l'un après l'autre comblé des marques de leur confiance ; envers nos professeurs qui ont bien voulu m'accepter pour leur pair, bien que destitué des titres et des talents qui les distinguent eux-mêmes ; envers les amis de Fontenay qui, dans les plus hautes positions de l'Université, se sont plu à prêter généreusement caution pour notre maison et à l'honorer de leur concours temporaire.

« Il m'est doux, à cette heure où je me sépare de l'École, de saluer

d'un dernier adieu nos chers morts. Le premier de tous, M^{me} de Friedberg, noble et vaillante directrice et une vraie femme, dont la présence et l'amitié me devinrent de plus en plus précieuses, à mesure que nous apprîmes à nous mieux connaître, et qui devait déployer dans sa longue et terrible agonie une fermeté d'âme et d'intelligence, une sollicitude pour la moindre de ses élèves qui ne s'effaceront de la mémoire d'aucun de ceux qui en furent témoins. Après elle, Charles Bigot, si estimé de vous toutes pour sa haute droiture d'historien littéraire et de moraliste, et son ami Marion, si sérieux et si loyal de pensée, si simple de langage et si aimable d'allure, votre premier initiateur aux doctrines et aux habitudes philosophiques, et à ce qui vaut mieux encore que tout système, à ce qui est l'âme de toute philosophie, à la sincérité intellectuelle. Je n'oublie pas son camarade d'école, Léon Robert, l'un de nos plus dévoués collaborateurs, qu'une cruelle destinée a ravi prématurément à notre affection. Enfin, le vénérable M. Mourgue, venu plus tard, mais que l'attachement passionné à notre maison, son zèle sans bornes pour les élèves, son aimable caractère mirent bientôt au rang des amis de vieille date.

« Qu'il me soit permis aussi d'exprimer, en votre nom, ma gratitude à ceux qui, sans figurer au nombre de nos professeurs ordinaires, nous ont fait l'honneur de faire entendre de temps à autre leur voix parmi nous. D'abord à Paul Bert, enlevé trop tôt à la République, qui, le premier, vint nous donner une conférence sur la philosophie de l'histoire naturelle, dont toutes *vos anciennes* furent profondément remuées; enfin à M. Ravaisson, à M. Bréal, à M. Delage, à M. Boulroux, dont les visites presque annuelles ont été pour l'École une fête, fête austère de l'esprit, dont l'impression ne s'effaçait pas.

« Jene me priverai pas non plus de rendre hommage à des hommes, qui, à plus d'une reprise, interrompant leurs travaux personnels, ont consenti à nous prêter une collaboration prolongée et se sont montrés en toute occasion prêts à nous venir en aide : tels M. Rabier et M. Séailles. Mais je veux en particulier rappeler à toute l'association, avant que plus d'années aient passé sur nos têtes, le dévouement (ce mot trop prodigué se trouve être ici le mot propre) que M. Liard témoigna à l'École dans une circonstance grave. Nous étions à la fois attristés et embarrassés par la maladie d'un de nos professeurs, qui arrêtait un des enseignements les plus importants. Il me vint tout à coup à l'esprit une hardiesse qui ne se concevrait guère sous un autre régime que la démocratie, et qui eût été une impertinence si j'avais moins estimé celui qui en était l'objet : c'était de m'adresser pour cette difficile et laborieuse suppléance au directeur de l'enseignement

supérieur, philosophe lui-même. J'osai lui en faire la demande de vive voix, un jour de réception officielle, au Ministère. Non, je n'oublierai jamais avec quelle promptitude de décision et quelle parfaite simplicité il répondit sur-le-champ : « Je tiens à grand honneur d'accepter cette proposition ; j'irai. » Il vint en effet durant tout un hiver, arrivant de Passy le samedi à 9 heures du matin, à travers la neige et la boue, et faisant en tout le métier de professeur, enseignant, interrogeant, corrigeant les compositions très nombreuses, et donnant ainsi, lui, le plus haut fonctionnaire de l'Université, un rare exemple de dévouement à la cause populaire. Vous me reprocheriez de laisser un pareil trait s'effacer peu à peu de notre histoire.

« Enfin, il me sera sans doute permis, malgré l'amitié qui nous unit depuis longtemps, de rendre à M. Buisson, en votre nom et au mien, l'hommage que nous lui devons à tant de titres. Après M. J. Ferry, c'est lui (il m'appartient plus qu'à personne d'en témoigner) qui peut s'appeler le fondateur de l'École ; et après l'avoir fondée, il l'a constamment suivie, conseillée, protégée avec le même effacement de soi qu'il montrait dans toutes les parties de sa vaste activité. Par une coïncidence bien involontaire, nous nous éloignons tous deux en même temps, lui de son poste éminent de directeur de l'Enseignement primaire, où il était notre chef immédiat, moi de l'École où il m'avait fait appeler ; je manquerais à un grand devoir si je ne disais, au moins une fois, que sans lui Fontenay n'eût pas été le Fontenay que l'on connaît, dont vous aimez à vous réclamer, et dont nous n'avons pas à rougir devant le pays.

« II. Si, maintenant, je repasse en esprit ce qui s'est fait durant les seize ans qui finissent aujourd'hui, ce qui me frappe le plus, c'est d'abord l'effort considérable, à la fois d'intelligence et de conscience, auquel j'ai assisté ; effort qui n'a pas été chaque année également heureux pour toutes les élèves dans ses résultats visibles et immédiats, mais qui en fait ne s'est jamais relâché depuis l'origine, sous une diversité d'apparences qui tenait à l'âge plus ou moins jeune de nos élèves et aussi à leur première éducation. J'ai dit *effort de conscience*, c'est-à-dire travail intérieur, personnel et moral, joint au travail intellectuel. On s'est plu quelquefois, tantôt avec une intention bienveillante, tantôt avec une arrière-pensée ironique, à appeler Fontenay un Port-Royal laïque. C'était nous faire beaucoup d'honneur, et le rapprochement n'a sûrement rien qui nous déplaît. Je ne pense pas qu'il y ait une maison en France, soit laïque soit ecclésiastique, où la mémoire des « Messieurs de Port-Royal », de leur esprit d'indépendance dans les choses spirituelles, de leur religion tout intérieure, de leur piété grave et douce, de leurs malheurs immérités, des grands

et durables services qu'ils ont, dans l'espace de quelques années, rendus à l'éducation, ait été plus honorée que chez nous. L'admirable ouvrage de Sainte-Beuve, qui fait d'eux en quelque sorte nos contemporains, est un de ceux que vous avez appris à goûter, à lire et à relire.

« Mais si l'exemple des *petites écoles* et de leurs maîtres a été souvent mis sous vos yeux, si nous n'avons pas de peine à comprendre le mot de Sainte-Beuve : « Pour que ce pays d'honneur devint un pays de force et de légalité, il eût fallu que l'élément janséniste, si peu aimable qu'il fût, entrât pour n'en plus sortir dans le tempérament moral de la France » ; d'autre part, il ne nous a point échappé que Port-Royal, au moins celui du xvii^e siècle, celui du grand Arnaud et des Religieuses, celui de Jacqueline Pascal et même de son illustre frère, nous aurait probablement su peu de gré de notre sympathie, et ne nous eût pas payés de retour. De quoi il n'y a pas lieu de nous étonner. C'est qu'en effet nous sommes, nous, si j'ose le dire, capables de le comprendre, de le respecter, de l'aimer ; et il eût été hors d'état de nous comprendre, d'être seulement juste à notre égard. Un mot dit tout : nous sommes une maison d'éducation laïque ; ils étaient une maison ecclésiastique. Leur conception de la morale est admirable parce qu'elle nous adresse au for intérieur, à la source même de la vie, et non pas seulement aux actes, soit rituels, soit moraux ; mais elle est empreinte d'ascétisme, réduisant la vie présente à un minimum, qu'ils acceptent sans y mettre leur cœur, tandis que la nôtre est séculière, considérant la vie et la nature, en leurs diverses branches, famille et cité, politique, science, industrie, comme légitimes et susceptibles d'être pénétrées de l'esprit supérieur. Il est vrai que leur manière de penser est souvent hardie, animée d'un souffle de raison libre, précisément parce qu'elle est sérieuse, plus occupée du dedans et de la vérité que des conventions établies et des apparences : mais elle n'en reste pas moins rivée à la lettre de la tradition ecclésiastique : tandis que la nôtre, sans être en aucune façon « libertine » à l'égard de la religion ni même indifférente, sans être irrespectueuse à l'égard du passé, réserve avec un soin jaloux, dans les choses d'éducation et de morale, le droit d'appel au tribunal de la raison ou de la conscience. C'est pour cela que Fontenay est et restera une entreprise nouvelle dans l'histoire de notre pays, et que, le cours de sa destinée vint-il à être interrompu à la suite d'une réaction politique, le fait seul qu'il a été fondé, qu'il a pu réussir un assez long temps, et gagner le respect de tous, deviendrait un témoignage de grand poids en faveur de l'éducation laïque. Quoi qu'il arrive un jour des murs qui nous ont abrités, et qui sans doute n'échapperont pas plus à la loi du changement que n'y

ont échappé Port-Royal de ville, Port-Royal des champs et Saint-Cyr, j'atteste qu'ils auront été plus d'une fois témoins du plus noble des spectacles ; celui de jeunes esprits de femmes s'appliquant d'un effort sincère, sous la conduite de leurs maîtres, non seulement aux études professionnelles, mais à la recherche de la vérité suprême et du bien ; cherchant à pénétrer le sens de la destinée humaine, non par simple curiosité spéculative, mais avec l'ardent désir de fonder leur existence morale sur autre chose que la coutume établie, l'opinion régnante, les convenances sociales, avec le souci de n'être pas de ceux et de celles dont le poète a dit : « Ils ne seront jamais, ils n'ont jamais été », et de se mettre par là en état d'enseigner, d'élever les institutrices du peuple en pleine lumière de raison, et en pleine dignité de conscience. Oui, je me persuade que si un jour, au siècle prochain, ou plus tard encore, quelque érudit, ami des bonnes études et de la bonne éducation, vient visiter ces lieux, il dira, s'il est bien informé, que non seulement on y a beaucoup travaillé — (quelquefois trop!) — mais que des jeunes femmes de vingt à vingt-cinq ans, des filles de France, y ont appris à vivre de la vie de l'esprit et de celle de l'âme ; qu'on y a beaucoup aimé la patrie et le peuple, sans mépriser ni haïr l'étranger ; que nulle part la liberté et la démocratie n'ont été l'objet d'un culte à la fois plus fervent et plus clairvoyant, plus réfléchi et moins superstitieux.

« III. C'est qu'en effet, vos maîtres, en vous initiant à ce culte, ne vous ont pas abusées sur ce que vous aviez à attendre de la vie. Ils ne vous ont pas caché que vous êtes venues dans un temps difficile, tout hérissé de contradictions, plein de problèmes posés qui ne sont pas près d'être résolus, plein de choses qui meurent et qui ont de la peine à disparaître, comme aussi de choses qui naissent et qui ont de la peine à prendre vie et corps ; plein de conflits et de haines, de préjugés tenaces et de peu de foi réelle ; plein d'indécision et de témérité. — Mais aussi un temps et un pays fertiles en ressources cachées, en bonnes volontés qui s'ignorent et cherchent à tâtons leur meilleur emploi, en incitations multipliées au bien sous toutes ses formes ; un temps favorable au libre jeu des activités, et que domine de plus en plus non seulement la pitié pour les humbles, mais, ce qui vaut mieux, le sentiment d'un devoir social envers eux, obligatoire et urgent ; surtout, oh ! surtout, un temps que l'on peut aimer résolument de préférence à tous ceux où se plaît notre imagination complaisante, parce que, au fond de ses contradictions et de ces incertitudes, se cache une vertu souveraine : la *dévotion à la vérité* ; en d'autres termes, la sincérité de l'intelligence, vertu sans laquelle toutes les autres baissent aussitôt de prix, mais vertu de laborieuse pratique en face d'une complexité de problèmes moraux et sociaux telle qu'aucune époque n'en a connu de semblable. Et c'est

pourquoi, ce n'est plus le temps du paisible enseignement des corporations et de la bonne vieille coutume : tout est ébranlé, tout est en voie de transformation, idées et institutions; et il ne faut pas s'étonner que dans cette fermentation universelle, ce soit le mal qui frappe d'abord la vue, le mal débordant de toutes parts avec la diffusion, malgré tout si désirable, du bien-être et de l'instruction.

« Pour conjurer ce mal, dont les esprits frivoles sont les seuls à détourner la vue, et que les plus clairvoyants d'entre nos concitoyens, les moins suspects de défaillance, nous dénoncent à haute voix, le plus efficace des moyens à notre portée, le plus pénétrant, pour ne pas dire l'unique, est et sera toujours l'éducation. Aussi, n'y a-t-il pas aujourd'hui de besoin plus universellement ressenti. De tous côtés, en haut et en bas, dans les classes moyennes et dans les classes populaires, dans l'Université, dans les familles, dans les rangs du parti libéral comme dans ceux du parti contraire, le même cri se fait entendre, de plus en plus pressant, à mesure que le désordre apparaît plus menaçant : *l'éducation!* Il y a quelques jours à peine, c'était le thème de deux éloquents discours prononcés à la Sorbonne, l'un par M. le ministre de l'Instruction publique, et l'autre par M. Desjardins, après avoir été, les années précédentes, dans une solennité semblable, le sujet de discours non moins sérieux ni moins émouvants de M. Darlu et de M. Rabier. Si, dans cette capitale question, quelque chose distingue les partis entre eux, c'est que, de notre côté, nous ne nous dissimulons pas les difficultés du problème et son extrême complexité; nous voyons et nous acceptons les données que notre temps nous apporte, données scientifiques, sociales, morales; nous n'essayons pas de galvaniser des idées, des mœurs, des institutions mortes; nous nous obstinons à ne vouloir fonder que sur le vrai, tel qu'il nous est possible de le découvrir; nous ne séparons pas la vérité dans l'éducation de la vérité dans l'enseignement, ni la vérité dans l'enseignement de la vérité dans les sciences naturelles ou morales; et sans avoir (oh! combien il s'en faut!) une foi superstitieuse à la vertu de l'instruction, nous restons pourtant des *croquants*, continuant de croire que « la dignité de l'homme est dans la pensée et que c'est de là qu'il peut se relever ». C'est la supériorité de l'enseignement laïque, en dépit de ses imperfections, de chercher toujours plus de lumière et une lumière plus pure: mais par cela même que, voulant faire œuvre de vie et non œuvre artificielle, il envisage la tâche à remplir dans son vrai jour, telle que l'état présent de la société, les résultats de la science, les conditions permanentes de la nature humaine la lui imposent, par cela même, dis-je, il se trouve aux prises avec des difficultés de toute sorte, qu'il est de son honneur de

ne pas éluder, qu'il serait de son devoir de ne jamais perdre de vue.

« Ai-je besoin d'ajouter que la nécessité de pourvoir à l'éducation nationale n'apparaît nulle part plus urgente que dans le domaine primaire. Assurément, il y a beaucoup à faire dans celui de l'enseignement secondaire, et l'on ne peut pas séparer l'intérêt de l'un de l'intérêt de l'autre; mais c'est le champ primaire qui est le vrai champ de bataille. Je l'ai déjà dit, et peut-on le trop répéter? notre pays, avec ses institutions libres et populaires, mourra inévitablement par le suffrage universel, s'il ne sait le pénétrer à temps de raison, de justice, de fraternité. Voilà bien le redoutable problème dans ses termes nus.

« Eh bien! nous ne cachons à personne qu'en travaillant à ce que chacune de vous eût sa vie propre, sa vie intellectuelle et morale, à ce qu'elle comptât pour *une* au lieu d'être une copie effacée de ses maîtres, un simple organe de transmission des connaissances ou des habitudes, nous avons nourri une grande ambition; c'est qu'ayant leur vie à elles, elles fussent capables et dignes de la communiquer à d'autres; et qu'ainsi, de proche en proche, de foyer en foyer, à travers les écoles normales, les écoles supérieures, les écoles élémentaires, l'éducation nationale des jeunes filles atteignît à quelque degré l'âme même du peuple et contribuât à former de meilleures mœurs privées et publiques.

« IV. Si l'on ne vous a pas abusées sur les difficultés de l'œuvre à accomplir et sur les conditions du temps et du pays où vous étiez appelées à y travailler, d'autre part on ne vous a pas laissées démunies et, pour ainsi dire, sans provision de route. Ni les impulsions généreuses ne vous ont manqué, de celles qui décident de l'avenir dans les âmes honnêtes, et que le temps n'use pas; ni les directions pédagogiques; ni même, j'ose le dire, les principes de croyance et de conduite. Sans doute, vos maîtres ne vous ont rien appris qui ressemble à un *credo* dogmatique; non seulement, nous sommes restés fidèles à la loi de neutralité qui régit nos écoles, mais nous avons évité avec le dernier soin tout empiètement sur votre foi intérieure. Le premier des articles de notre croyance laïque a été le respect de l'âme elle-même, du mystère de liberté qu'elle porte en elle,

« Et tout homme est un livre, où Dieu lui-même écrit »,

et de tout ce que cette liberté intérieure recèle de puissances latentes, susceptibles, soit de se développer, soit de demeurer à jamais endormies; de ce qu'elle implique de responsabilités à longue portée; de tout ce qu'elle appelle de hautes prévisions sur la direction générale des

choses et leur fin dernière, sur Dieu et sur le monde, sur les rapports de l'un et de l'autre.

« En ce qui me concerne, je vous ai souvent exprimé mon sentiment personnel, que l'âge et l'expérience n'ont pas affaibli, sur les trois conditions hors desquelles l'éducation morale, privée ou publique, ne saurait déployer toute sa fécondité. D'abord, qu'elle s'inspire sans cesse d'une claire connaissance de notre nature, de sa grandeur et de sa misère, de notre force et de notre faiblesse. J'ai dit *connaissance* : je devrais plutôt dire *vue*, la plus directe, la plus intime, la plus sympathique possible, et telle à peu près qu'elle s'exprime dans ces vers de Musset :

Ta pitié dut être profonde
Lorsque avec ses biens et ses maux
Cet admirable et pauvre monde
Sortit en pleurant du chaos.

« Denué de cette pitié et de ce respect, incessamment renouvelés, l'éducateur et à plus forte raison l'éducatrice, primaire ou secondaire, ne trouvera, ne cherchera même jamais les chemins profonds de l'âme : elle s'arrêtera à l'entrée.

« Une seconde condition, déjà indiquée, c'est que l'éducation laïque se meuve en pleine raison, en pleine sincérité de l'intelligence et de la conscience morale, en plein et constant accord avec la vérité connue, la vérité de l'histoire, de la science, de l'expérience des choses de la nature et des choses de l'âme. A ce prix seulement elle sera sérieuse, profonde, efficace. Toute défaillance sur ce point, toute transaction, de quelques beaux prétextes qu'elle se pare, si commode et si séduisante qu'elle soit, finit par être stérile, sinon mortelle, à la fois pour le maître et pour l'élève.

« Et enfin, je pense que l'éducation morale laïque n'atteint sa plus haute portée, qu'elle ne manifeste toute sa vertu, qu'elle ne plonge au plus intime des choses et jusqu'à la racine même de notre être, en un mot qu'elle n'est pleinement dans le vrai que si elle offre à l'instable et précaire existence humaine un point d'appui immuable et éternel, si elle éveille et entretient dans l'enfant le sentiment de sa parenté divine, si elle fonde par là son incomparable grandeur, si elle le rend sacré et inviolable à ses propres yeux comme aux yeux d'autrui..., et pourquoi n'ajouterais-je pas, si elle lui ouvre une issue vers la vie éternelle : donnant ainsi du même coup à la vie actuelle tout son prix et sa parfaite légitimité, la faisant désirable, bonne, digne d'être vécue. J'estime qu'on peut croire tout cela sans crédulité, sans superstition, sans tomber dans la servitude spirituelle, et même que l'on sera à

l'abri de la servitude et de la superstition, comme aussi de la vulgarité et de la platitude morales, à mesure qu'on le croira davantage.

« Ces idées vous ont été proposées; chacune de vous, depuis sa sortie de l'école, a eu le loisir de les examiner, d'en prendre ou d'en rejeter ce que l'expérience de la vie et la réflexion lui ont suggéré. Mais il est au moins une chose dont je ne saurais douter, c'est que vous n'avez pris de plus en plus conscience et possession du trésor de vérités morales dont votre sexe est en quelque sorte l'interprète-né. La nature a fait de vous, femmes (combien de fois on vous l'a fait entendre!), les gardiennes désignées des sentiments qui sont, par excellence le propre de l'humanité et son titre supérieur, que les philosophes et les théologiens s'étudient à fixer dans leurs définitions, mais que les simples sont aussi aptes à éprouver que les sages, et que l'instruction toute seule ne suffit pas à propager. Tendresse, délicatesse, respect, compassion pour les petits et les faibles, patience, résignation, piété domestique, dévouement gratuit, enthousiasme pour les nobles causes, même pour celles de la vérité, de la justice, de la liberté, que certains revendiqueraient plutôt pour le sexe viril. C'est votre rôle à vous, c'est votre dignité d'être, au sein de la société, les conservatrices de cette flamme des sentiments généreux, si sujette à pâlir, sinon à s'éteindre, dans la mêlée épaisse des disputes intellectuelles, dans le conflit de plus en plus violent des passions et des intérêts.

« Veillez donc sur ce feu véritablement sacré : c'est l'avenir même de la famille, de la nation, de l'humanité qui en dépend. Suppléez par cette supériorité à ce qui pourra vous manquer par ailleurs, du côté du savoir ou de la pénétration d'esprit. Encore une fois, n'oubliez jamais que vous avez votre place marquée dans l'entreprise la plus hardie et la plus nécessaire, la plus controversée et la plus inévitable, des temps modernes; aussi hardie, aussi difficile, aussi inévitable que la démocratie elle-même, à savoir : former par un enseignement de raison le bon sens public; fonder par une éducation de raison et de sentiment la moralité publique; assurer ainsi la paix intérieure de la famille et le développement régulier de la cité. N'oubliez pas que si l'éducation intellectuelle ne réclame qu'un savoir abondant, précis, sans cesse renouvelé, rectifié, et dirigé en vue de la formation du jugement, d'autre part l'éducation morale réclame votre âme tout entière, la vie morale ne s'allumant, comme toute vie, qu'au contact d'une vie semblable. N'avez surtout garde d'oublier que le besoin de cette éducation, principes, sentiments, habitudes, est à ce point ressenti universellement que si nos jeunes filles, les élèves de nos Écoles normales, n'y donnaient pas une satisfaction conforme à notre esprit libéral et à nos méthodes,

les familles françaises finiraient par se jeter les yeux fermés dans les bras de nos adversaires, les mêmes que ceux de nos institutions politiques, au risque de préparer à notre pays pour l'avenir des réactions violentes en sens contraire.

« V. Permettez-moi maintenant de m'expliquer avec une entière franchise sur un sujet délicat : celui de ma retraite et des effets que l'on en peut appréhender. Mesdemoiselles, laisseriez-vous dire, et vous oublieriez-vous à penser, qu'en m'en allant j'emporte Fontenay avec moi ? Si pareille chose était possible, elle serait humiliante pour moi autant que pour vous ; car elle témoignerait que l'esprit de Fontenay était bien peu de chose, se réduisant à l'influence personnelle d'un seul homme. Vous savez qu'il n'en est rien ; que cet esprit s'est formé de jour en jour non seulement par l'action assidue de votre inspecteur, mais par le libre et incessant concours de vos maîtres, de vos maîtresses, sous les auspices et avec l'adhésion expresse et répétée de nos Ministres ; je dis plus, d'accord avec la plus sérieuse et la plus libérale tradition de notre pays ; et, à cause de cela même, d'accord avec l'élite de l'Université et de tout le parti libéral. Vous savez enfin que le bon renom dont il jouit en France et à l'étranger, il le doit non pas à une personne en particulier, mais à ses effets, dont tout le monde a pu être juge, à la vertu dont il a fait preuve, c'est-à-dire, en définitive, aux vérités qu'il exprime, et à ce que vous lui prêtez vous-mêmes d'autorité par votre conduite et votre enseignement. Ces vérités ne demeurent-elles pas ? Les maîtres et les maîtresses qui en ont été jusqu'à aujourd'hui, chacun en son ordre, les interprètes, ne demeurent-ils pas aussi ? Ne demeurez-vous pas vous-mêmes ? Ou comptez-vous pour rien l'action en retour que vous pouvez exercer du fond de vos écoles sur l'École-mère, en montrant par votre exemple la fécondité de l'enseignement que vous tenez d'elle, et en vous élevant, s'il le fallait, contre les altérations dont il viendrait à être menacé ? Je suis sûr d'ailleurs de n'être pas désavoué en affirmant que M. le Ministre de l'Instruction publique, et avec lui notre nouveau Directeur, apprécient trop l'École et les services qu'elle a rendus au pays, pour n'être pas résolus à la maintenir en état d'en rendre de nouveaux, et pour ne pas laisser porter atteinte à son esprit.

« M^{me} de Maintenon, écrivant aux dames de Saint-Cyr la victoire de « Denain, s'écriait : « Vive Saint-Cyr ! qu'il vive autant que la France, « et la France autant que le monde ! » Le mot honore celle qui l'a laissé échapper dans un mouvement de joie patriotique. Nous avons appris de notre histoire à être plus modestes dans nos espérances. Saint-Cyr n'est plus ! Les petites écoles de Port-Royal ne sont plus. Les lieux ont changé de destination, ils ne reconnaîtraient plus leurs anciens hôtes

ni leurs fondateurs. Qui peut dire également ce que deviendra un jour cette maison, et combien son histoire est exposée à s'effacer vite de la mémoire de ses voisins, de ceux mêmes qui l'habiteront; aussi vite sans doute que celle de M^{me} de Maintenon a disparu de la mémoire des élèves militaires de Saint-Cyr, ou celle du grand Arnaud et de la mère Angélique de la mémoire des élèves de la Maternité de Paris. Mais ce qui reste, c'est l'esprit; il reste en proportion de ce qu'il a de durable, c'est-à-dire de vrai, d'approprié aux besoins nouveaux, de compatible avec l'esprit général du temps. Saint-Cyr n'a pas vécu comme le souhaitait sa fondatrice; il ne nous a guère laissé que des *lettres* de sa fondatrice, recueil peu fécond il est vrai, mais néanmoins très utile à lire aujourd'hui encore dans nos maisons laïques en raison de ce qui s'y trouve de sens pratique et de sagesse moyenne, et qui à ce titre mérite de rester dans la tradition pédagogique française. Et quant à Port-Royal, si étranger à toute notre manière actuelle de penser, et qui, même épargné par la persécution, n'aurait pu maintenir sa première autorité et son influence sur le siècle qu'en se transformant profondément, il est pourtant vrai que son esprit a vécu bien au delà de son existence apparente; je dis son esprit propre, celui des *Messieurs*, esprit d'indépendance, de religion intérieure, de piété grave, retrempee aux sources mêmes de l'Évangile, d'indépendance ecclésiastique; il a marqué de son empreinte, presque jusqu'à nos jours, un certain nombre de familles catholiques et d'hommes distingués; et je n'ai pas besoin de vous rappeler que les exemples et les méthodes des petites écoles ont pris place, pour n'en plus sortir, dans notre meilleur patrimoine pédagogique.

« Nous est-il réservé à notre tour, est-il réservé à notre esprit de vivre, sinon « autant que la France et que le monde », du moins assez pour imprimer, lui aussi, sa modeste marque à l'éducation populaire? Vous n'avez pas à composer, à l'imitation de Port-Royal, des Méthodes ou des Manuels; d'autres, plus compétents que nous, se chargent de ce soin. Mais il est un office où nous n'avons pas à craindre de nous trouver inutiles et en quelque sorte *surnuméraires*; c'est l'office de l'éducation populaire proprement dite, éducation de l'esprit et de l'âme, largement ouverte aux inspirations de la nature et de la vie, mais les soumettant au contrôle supérieur de la loi morale. Ni l'intelligence ni le savoir ne manqueront jamais à la France, mais trop souvent ils se montrent séparés du caractère; et c'est le caractère qui importe dans l'éducation.

« VI. Vous dirai-je sans détour quelles sont mes appréhensions pour l'avenir de Fontenay? Certes je ne doute pas que son esprit mérite de vivre, qu'il soit susceptible de recevoir toutes les améliorations jugées opportunes, sans perdre pour cela ses caractères essentiels; qu'il soit

nécessaire à la démocratie française, et d'accord avec ses meilleures tendances ; qu'il soit hardiment idéaliste, sans être pour cela chimérique ni mystique : qu'attentif aux procédés, aux appareils d'enseignement, au mécanisme technique, il ne perde cependant pas de vue le principe supérieur qui seul leur prête vie. Ce que je redoute le plus dans l'avenir, ce n'est pas non plus une réaction politique, toujours possible en France, et dont vous seriez, ne l'oubliez jamais, les premières victimes, mais qui, je pense, vous amènerait à prendre une plus claire conscience de ce qui vous distingue et à vous y attacher plus fortement. Non, c'est plutôt *l'usure* de chaque jour, l'usure par le frottement des personnes, des choses, de la coutume, si puissante dans notre pays d'extrême sociabilité ; l'usure par le travail quotidien excessif, et par le sentiment envahissant du peu d'utilité de vos efforts ; plus que tout cela, l'usure par l'appauvrissement intérieur insensible, par le laisser-aller et le défaut de vigilance sur vous-même. N'est-ce pas dire qu'en dernier ressort la destinée du bon esprit que vous servez, qui vous a faites ce que vous êtes, n'est pas ailleurs qu'entre vos mains ?

« On peut affirmer, je crois, sans être taxé de présomption, que, bon gré mal gré, par le fait de notre système de centralisation, vous constituez à vous toutes un des plus puissants appareils d'influence qui existent, non seulement en France, mais dans le monde. Quelqu'un pourrait-il vous voir réunies en ce moment, et avec vous vos compagnes de province, présentes d'intention et de cœur à votre assemblée, sans se dire que par votre étroite solidarité dans l'accomplissement d'un haut dessein moral et national, vous êtes en état de devenir une de ces *forces vives* qui empêchent un peuple de déchoir ? Mais encore faut-il que cet appareil, dont les organes s'étendent à toute la France et se prolongent jusque dans les villages les plus reculés, ne soit pas un simple service administratif, fonctionnant sous la seule impulsion des règlements, mais qu'il soit tout pénétré de *vie*, c'est-à-dire que chacune de vous participe à l'inspiration supérieure de l'ensemble et y ajoute sa part d'activité propre et désintéressée.

« Vous avez donc à décider lesquels ont le plus raison, ou des gens qui se piquent d'être raisonnables, et qui, forts de leur expérience, de leur connaissance du monde et de la société présente ou passée, se railent du grand espoir que nous mettons dans l'œuvre de l'éducation, se plaisant à nous répéter que nous ne pouvons changer le cours des habitudes séculaires ; de ceux qui, en particulier, font peu de cas de l'action rénovatrice des femmes, de leur jugement et de leur portée d'esprit, comme aussi de leur caractère mobile et sans lest, sujet aux engouements et aux défaillances... ; ou bien de ceux qui ont confiance

dans votre sexe et dans votre œuvre, qui vous estiment capables de rester conséquentes avec vous-mêmes et de ne pas démentir un jour votre passé, qui se persuadent enfin que les germes déposés en terre sont trop précieux pour ne pas lever. Aux craintes ou aux railleries fondées sur des faits, soit contemporains, soit anciens et séculaires, il vous appartient d'opposer, non pas des objections victorieuses — elles prouvent peu ou rien — mais des faits nouveaux, à savoir des personnes vivantes, croyantes, aimantes, agissantes, et capables d'animer de leur souffle des communautés nombreuses.

« Terminons sur ces paroles de confiance et d'espoir. Vous aiderez Fontenay à vivre ici, dans la maison-mère, en le faisant vivre dans vos écoles normales d'une vie plus jeune, plus fraîche, plus simple et moins scolastique; vous l'aidez surtout en le faisant d'abord vivre en vous-mêmes. Vous n'êtes ni des philosophes, ni des savantes, ni des apôtres : vous êtes des femmes, des institutrices; et c'est assez, à qui voit par d'autres yeux que ceux de la vanité, pour contenter la plus noble ambition et pour occuper de hautes facultés. Pourvoyez donc sans relâche à votre propre éducation; approfondissez-la par l'expérience personnelle et la réflexion, par l'étude et par la pratique, par la connaissance assidue de la vie contemporaine. Et ce que vous vous serez dit de meilleur à vous-mêmes pour votre usage personnel, redites-le ensuite à vos élèves; c'est le grand secret pédagogique : sincérité avec soi, sincérité avec les autres.

« Il faut nous séparer. Et toute séparation, surtout lorsqu'elle clôt une longue période d'intimes relations spirituelles, est pleine de mélancolie, en nous rappelant l'écoulement rapide des choses et « que la vie n'est que d'un instant ». Le mot de Bersot, qui vous est familier, vient ici à propos : « La vie, en effet, n'est que d'un instant, mais cet instant suffit pour entreprendre des choses éternelles; on pense, on aime et c'est tout l'homme ». Oui, on pense, on aime; à quoi je voudrais seulement ajouter : et l'on travaille à réaliser sa pensée et son amour. Entreprendre dans notre humble et brève existence « des choses éternelles », des choses qui, tout obscures qu'elles sont, méritent de durer et de modifier salutairement, fût-ce dans la plus petite mesure, la destinée de nos familles, de notre pays, de l'humanité, de la cité universelle des esprits, oui, voilà bien, pour la femme comme pour l'homme, le plus digne emploi des dons naturels et de l'instruction reçue! — N'arrivons pas au terme de la vie sans avoir vécu, sans avoir ajouté quelque chose de nous, à la provision de route de

la génération qui nous suivra : un peu plus de raison, un peu plus de respect de la justice et de la vérité, un peu plus de courage et de force morale, un peu plus de bonté et de pitié. Mon dernier vœu, vous n'en sauriez douter, c'est que vous soyez toutes heureuses, mais en vous souvenant que l'on ne peut l'être qu'en se subordonnant dans toute l'habitude de la pensée et de l'action à plus haut et à meilleur que soi. Tenez donc votre esprit, selon le conseil du père de Pascal, « au-dessus de votre besogne; » pour la juger, la rectifier, l'élargir, la renouveler incessamment; et tenez votre cœur plus haut encore, au-dessus de votre esprit, pour lui communiquer chaque jour le souffle vivifiant.

« Un de vos maîtres me parlait ce matin d'un tableau de la Cène, qu'il avait admiré au dernier Salon, et particulièrement de la figure du Christ. C'était bien, me disait-il, un fils de la terre, le Fils de l'Homme, l'un des nôtres : « *Mais son regard portait loin!* ». Je n'imagine pas un plus frappant symbole du bon éducateur : qu'étant bien de son temps, de son pays, de la société présente, et formant ses élèves en vue de cette société, son regard néanmoins porte haut et loin, et découvre en plein les vérités supérieures qui peuvent illuminer à la fois l'enseignement et l'éducation.

« Adieu, mesdemoiselles ! Je vous remercie des affectueuses assurances que votre Présidente m'a adressées tout à l'heure au nom de l'Association, et du beau souvenir dont vous avez voulu les accompagner. Je remercie les présentes et les absentes, les maîtres et les élèves, toute la grande communauté de Fontenay, aujourd'hui rassemblée d'intention autour de cette chaire. Vous ne vous trompez pas en disant que j'avais donné mon cœur tout entier à votre Ecole, et que me séparer d'elle est le grand sacrifice de ma vie. A mon tour, je ne dis que la vérité en vous assurant que votre confiance et votre affection m'ont rendu tout facile. Et, d'accord aussi avec vous, je veux une fois de plus ne pas douter de l'avenir; je veux croire, selon la vieille devise, « *que vous maintiendrez* ».

PROCÈS-VERBAL
DE LA RÉUNION GÉNÉRALE DU 6 AOUT 1896

SÉANCE DU MATIN

Le jeudi 6 août 1896, à dix heures et demie du matin, l'Association amicale des anciennes élèves de Fontenay a tenu sa réunion générale annuelle dans la salle de conférences de l'École.

Étaient présentes :

M^{lle} Saffroy, présidente d'honneur;

M^{mes} Amet, Bagnet, Bancilhon, Baroz, Beugnon, Bézier, Billardelle, Binet, Bourgoise, Brémond, Brocard, Burnet, Carré, Challe, Chalou, Champomier (Berthe), Champomier (Marie-Thérèse), Chateignier, Chauvin, Christ, Clouzet, Collin, Crouzel, Dejeux, Dessaigne, Desvignes, Dufour, Étienne, Foltzer, Fouquet, Fourneau, Gaudel, Gehin, Giordani, Gonin, Goumont, Gruin, Guillot, Guny, Hecquet, Heigny, Hoël, Hoën, Juveneton, Lafumée, Lamborion, Lauriol, Lebrun, Lécuellé, Lecomte, Legros, Léveillé, Manen, Mahaut, Marie, M. Martin, C. Martin, Maccourant, Mawart, Mayaud, Merchez, Michel, Michaud, Minguin, Missen, Mourgue, A. Péquignot, M. Péquignot, Petot, Pommeret, Potier, Pruvot, Regnault, Richard, Robert, Robin, Roudier, Rousseau, Simonot, Spalikowski, Stoltz, Terrial, M. Thiébault, J. Thomas, V. Thomas, Valaud, Varlet, Verpinet, L. Viaud, M. Viaud, Zraggen.

S'étaient excusées :

M^{mes} E. Allégret, Bonnel, Clamaron, Dollé, Huth, Janin, Jobez, Jouffroy, Lapaix, Morot, Voinet.

Avant d'ouvrir la séance, M^{lle} Champomier, présidente, propose aux associées présentes à la réunion d'adresser à M. Buisson, par un télégramme collectif, un souvenir respectueux, faible témoignage de reconnaissance pour tout ce que doivent à M. Buisson les écoles normales, les élèves de Fontenay, les directrices et les professeurs d'école normale et d'école primaire supérieure.

L'Assemblée s'associe avec élan à la pensée qu'exprime M^{lle} Cham-

pomier, et le télégramme suivant est adressé immédiatement à M. Buisson.

« La présidente de l'Association amicale des anciennes élèves de Fontenay, les directrices d'écoles normales et d'écoles primaires supérieures, les professeurs d'écoles normales et d'écoles primaires supérieures, réunies aujourd'hui à l'école de Fontenay, prient M. Buisson d'agréer l'expression de leurs regrets et l'assurance de leurs sentiments respectueux et reconnaissants.

« La Présidente,
« B. CHAMPOMIER. »

M. Buisson a répondu à M^{lle} Champomier :

« Madame la Directrice,

« Vous pensez bien que j'ai été profondément touché du souvenir et du témoignage de sympathie que vous m'avez adressé au nom de vos collègues et anciennes compagnes d'études de Fontenay. Dans votre réunion de la semaine dernière, à Fontenay, vous aviez un bien autre et plus grave sujet d'émotion et je suis d'autant plus sensible à la part que vous avez bien voulu me faire en un pareil moment dans nos souvenirs.

« Veuillez agréer, madame la Directrice, l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués.

« F. BUISSON. »

Le procès-verbal de la réunion du 5 août 1895, publié dans le numéro du *Bulletin* de décembre 1895, n'ayant donné lieu à aucune observation, est adopté.

Exposé de la situation de la Société au mois d'août 1896 :

M^{lle} Champomier annonce que quarante-deux adhésions nouvelles se sont produites cette année. La Société compte actuellement 347 membres; d'autres demandes d'admission, en plus grand nombre que les années précédentes, vont être soumises tout à l'heure à l'Assemblée.

La Société s'étend, elle s'affermira dans la mesure où nous ferons effort pour rester en communication les unes avec les autres; c'est à chacune de nous de s'appliquer à maintenir les liens qui l'unissent à ses anciennes compagnes d'études, par exemple, en se servant du

Bulletin pour leur faire connaître quelque chose des expériences, des réflexions, des observations, que sa tâche d'enseignement ou d'éducation l'amène à faire.

Compte rendu financier :

M^{lle} Mahaut donne lecture du compte rendu des recettes et des dépenses de l'Association pendant l'année 1895-1896. Le dit compte rendu figure d'autre part.

La mise en évidence de l'excédent disponible au 6 août 1896 provoque d'unanimes applaudissements.

Demandes d'admission :

Des demandes d'admission sont adressées à l'Assemblée par les directrices ou professeurs des écoles normales d'institutrices et des écoles primaires supérieures de jeunes filles dont les noms suivent :

M^{me} Rambaud, directrice de l'École normale de Limoges, présentée par M^{lles} Lebrun et Manen;

M^{me} Chalon, professeur à l'École normale de Nancy, présentée par M^{lles} Petot et Zraggen;

M^{lles} Boulangier et E. Dabrigéon, professeurs à l'École secondaire de Tunis, présentées par M^{lles} Guillot et B. Dabrigéon;

M^{lle} Guillemard, professeur à l'École normale de Bar-le-Duc, présentée par M^{lles} Varlet et Bergerot;

M^{lle} Ménétrier, directrice de l'École professionnelle supérieure de Fontenay-le-Comte, présentée par M^{lles} Legros et Thomas;

M^{lle} Planques, professeur à l'École professionnelle supérieure de Mamers, présentée par M^{lles} Bourgoise et Clément.

L'Assemblée décide l'admission de M^{mes} Rambaud, Chalon, Boulangier, E. Dabrigéon, Guillemard, Ménétrier, Planques.

Renouvellement du tiers sortant du Conseil d'administration :

Le sort désigne M^{me} Janin, M^{lles} Mahaut et Pernessin.

M^{lle} March, membre du Conseil, ayant, par lettre, remercié ses compagnes de leurs suffrages antérieurs et exprimé le désir de ne plus faire partie du Conseil, le nombre des membres à élire se trouve être de quatre.

La séance est un instant suspendue par l'élection des nouveaux membres du Conseil.

Le dépouillement des bulletins donne les résultats suivants :

M ^{lle} Pernessin	87 voix.
— Mahaut	84 —
— V. Thomas	68 —
M ^{me} Janin	50 —
Miss Williams	27 —
M ^{lle} Léveillé	17 —

M^{mes} Vaillant, J. Thomas, Varlet, Chalon, Gaudefroy, Mayaud, Garnier, Terrial ont obtenu quelques voix.

En conséquence, M^{lles} Pernessin, Mahaut, V. Thomas et M^{me} Janin sont nommées membres du Conseil d'administration.

Modification de l'article 2 des statuts :

Cet article est ainsi conçu :

La Société a pour but d'entretenir entre ses membres des rapports de bonne confraternité et d'accorder des secours à ceux d'entre eux qu'elle jugera en avoir besoin.

M^{lle} Champomier expose qu'aucune demande de secours n'a encore été adressée au Conseil d'administration, qu'il s'est produit, au contraire, plusieurs demandes de prêts, que ces demandes n'ont pu être accueillies par le comité, parce que les statuts de la Société ne l'autorisent pas à les recevoir, mais qu'il y a peut-être lieu de modifier les statuts de manière à donner à l'Association la faculté de faire des prêts à ceux de ses membres qu'elle jugerait en avoir besoin.

La modification proposée est la suivante :

Ancien texte de l'article 2 des statuts :

La Société a pour but d'entretenir entre ses membres des rapports de bonne confraternité et d'accorder des secours à ceux d'entre eux qu'elle jugera en avoir besoin.

Nouvelle rédaction :

La Société a pour but d'entretenir des rapports de bonne confraternité entre ses membres, d'accorder des secours ou de faire des prêts à ceux de ses membres qu'elle juge en avoir besoin.

La discussion est ouverte. Elle porte sur ces trois points :

- 1^o La Société fera-t-elle des prêts ?
- 2^o A qui les fera-t-elle ? à ses membres exclusivement ou à des personnes étrangères à l'Association ?
- 3^o Convient-il de déterminer, dans le texte même des statuts, les

circonstances où le prêt serait accordé, ou bien l'appréciation en serait-elle laissée au Conseil d'administration qui exercerait ici son droit d'examen et de direction, comme il est déjà autorisé à le faire pour les demandes de secours.

M^{lle} Géhin voudrait : 1^o que le Conseil eût toujours des garanties suffisantes de remboursement; 2^o que toute demande introduite fût rapidement examinée.

Sur le premier point il lui est répondu que la qualité des membres de l'Association, tous fonctionnaires avec traitement, est une garantie de remboursement; sur le deuxième, qu'une demande adressée par correspondance arrive vite, qu'une réunion du Conseil d'administration est facile à provoquer puisque la majorité des membres habitent Fontenay ou Paris;

M^{lle} Zraggen voudrait que, pour sauvegarder les intérêts de l'Association, pour mettre plus à l'aise les personnes qui voudraient emprunter et d'ailleurs par principe le prêt fût grevé d'un intérêt très léger. Opposition générale. M^{lle} M. Thiébault fait remarquer que toute personne ayant obtenu un prêt de l'Association pourrait toujours reconnaître, par un don, le service qu'elle aurait reçu.

Enfin l'Assemblée s'accorde à reconnaître qu'il vaut mieux ne pas déterminer les cas où le prêt pourrait être consenti. L'examen sérieux que fera le Conseil des demandes qui lui parviendront suffit à défendre les intérêts de l'Association.

Le principe du prêt sans intérêt est adopté, et de même la rédaction déjà proposée de l'article 2. — *La Société a pour but d'entretenir entre ses membres des rapports de bonne confraternité et d'accorder des secours et des prêts à ceux d'entre ses membres qu'elle jugera en avoir besoin.*

Cette modification du texte de l'article 2 sera soumise à l'approbation de l'autorité préfectorale.

M^{lle} Lecomte demande si les sociétaires seules peuvent solliciter un prêt ou si le prêt peut être fait à des jeunes filles qui se préparent à entrer à Fontenay.

Le texte des statuts précédemment voté exclut des prêts toute personne étrangère à l'Association. M^{lle} Lecomte dit qu'il peut arriver qu'une jeune fille se préparant au concours d'admission ou même ayant subi l'épreuve avec succès se trouve dans une situation pécuniaire difficile. C'est à ce moment qu'un prêt lui rendrait service.

M^{lle} Lauriol estime que les fonds provenant des cotisations des membres ne peuvent servir qu'aux sociétaires. Elle ajoute que, dans le cas particulier d'une élève entrant à Fontenay, cette élève est toujours connue d'une sociétaire, laquelle l'engage à solliciter un prêt et qu'il serait plus régulier que la sociétaire fit elle-même la

demande de prêt, en devenant, vis-à-vis de l'Association, responsable de l'emprunt.

Cette opinion paraît avoir l'assentiment du grand nombre.

M^{lle} Bancelhon fait remarquer que cette pratique des prêts à des élèves entrant existe à l'École polytechnique. M^{lle} Viaud objecte que les élèves de cette Ecole deviennent peut-être membres de l'Association dès leur entrée à l'Ecole, ce qui change la question,

M^{lle} Champomier rappelle que, lors de la création de la Société, la pensée d'admettre les élèves dès leur entrée à l'Ecole fut écartée ; elle ajoute que le prêt fait à une élève entrant n'est pas entouré des mêmes garanties que le prêt fait à une sociétaire.

M^{lle} Lecomte propose que la demande faite par une personne étrangère à l'Association soit garantie par une sociétaire, à quoi M^{lle} Champomier répond : « que la sociétaire emprunte elle-même, cela revient au même. »

Sur ce point, la discussion est close ; le texte de l'article 2 restera tel que l'assemblée vient de le voter.

M^{lle} Zraggen fait remarquer que, dans la délibération, rien n'a été fixé, quant au chiffre maximum de prêt et au délai maximum de remboursement, sauf prorogation sur demande et avis du Conseil d'administration, M^{lle} Champomier dit que les circonstances diverses d'un cas à l'autre rendront probablement diverses les conditions des prêts ; le chiffre du prêt et la date du remboursement seront fixés par espèce.

Emploi des fonds disponibles :

Le chiffre des fonds disponibles de l'Association est actuellement de 4,650 francs déposés à la Caisse d'épargne.

M^{lle} Champomier fait remarquer que la Caisse d'Epargne ne donne aux déposants qu'un intérêt de 2 1/2 0/0, et qu'en achetant des rentes sur l'Etat on aurait un intérêt de près de 3 0/0. La Caisse d'Epargne se chargeant d'acheter sans frais, pour ses déposants, de la Rente française, cette opération n'entraînerait aucune dépense pour l'Association.

M^{lle} Challe objecte que si les ressources sociales étaient transformées en titres de rentes, il faudrait, au moment de leur emploi, une négociation de valeurs toujours assez longue ; elle propose de n'affecter que les deux tiers des ressources totales à l'achat des titres. Et M^{lle} Viaud ajoute qu'il faudrait garder une somme disponible pour parer aux éventualités.

M^{lle} Champomier fait remarquer que les secours, y compris les prêts, ne pourraient s'élever au delà du tiers des recettes de l'année courante. Elle propose de conserver toujours à la Caisse d'Epargne

les ressources de l'année précédente, et, successivement, d'acquérir des rentes au moyens des excédents antérieurs. Ce qui est adopté.

Proposition relative au vote pour le renouvellement du tiers sortant du Conseil d'administration :

M^{lle} Mourgue désirerait que toutes les associées prissent part à ce vote. Les sociétaires présentes à la réunion générale ne sont qu'une fraction de la Société, les autres ne pourraient-elles être consultées par correspondance? Une circulaire envoyée à toutes les associées quelques semaines avant la réunion générale leur ferait connaître les membres sortants, la date du vote et même les noms des candidats proposés par le Conseil.

M^{lle} Géhin, appuyant le vœu de M^{lle} Mourgue, estime que cette manière de faire répondrait au vœu secret des associées de la province; elles désirent toutes avoir une part plus active dans le fonctionnement de la Société.

L'Assemblée prend ce vœu en considération et décide que l'essai du vote par correspondance sera fait l'année prochaine.

Vœu :

M^{lle} Maucourant souhaiterait que le Bulletin de l'Association publiât les changements de résidence de ses membres, les distinctions honorifiques dont ils sont l'objet... La présidente fait remarquer que le Bulletin de l'Instruction publique donne déjà toutes ces indications. Toutefois, les événements tels que mariages, retraite... concernant les associées seraient portés à la connaissance de tous par le Bulletin, si les intéressées voulaient bien les faire connaître à la secrétaire de l'Association.

L'ordre du jour est épuisé.

Avant de lever la séance, M^{lle} Champomier donne la parole à M^{lle} Clouzet, élève de troisième année à l'École de Fontenay.

M^{lle} Clouzet parle au nom des élèves de troisième année; elle a à cœur de faire savoir aux membres de l'Association que la circulaire qui a été envoyée par les élèves de troisième année dans toutes les Ecoles normales et les Ecoles primaires supérieures a été reçue partout avec émotion et qu'il y a été répondu avec élan. Toutes les lettres qui ont été reçues à cette occasion et qui sont pleines de ces sentiments sont conservées au secrétariat de l'Association.

Un certain nombre de directrices et de professeurs d'Ecoles normales et d'Ecoles primaires supérieures, bien que n'étant pas élèves de Fontenay, ont sollicité l'honneur de se joindre à nous. Nous nous

faisons un devoir et un très grand plaisir de les remercier tout particulièrement de leur sympathie pour Fontenay.

La séance est levée à midi moins un quart.

Tout aussitôt, le nouveau Conseil d'administration procède au renouvellement de son bureau.

Sont nommées pour l'année 1896-1897 :

Présidente..... M^{lle} LAURIOL.
Vice-Présidente... M^{lle} PERNESSIN.
Trésorière..... M^{lle} MABAUT.
Secrétaire.. .. M^{lle} ROBERT.

A midi et demi, un banquet très cordial réunissait une centaine de membres de l'Association dans le réfectoire de l'Ecole, orné de drapeaux, de fleurs, de feuillages du plus gracieux effet. M^{lle} Champomier, à la fin du banquet, a exprimé le sentiment commun en remerciant M^{lle} Hecquet de l'empressement affectueux, de l'habileté et du goût avec lesquels elle a procédé à l'organisation du banquet et à la décoration de la salle.

COMPTE RENDU DES RECETTES ET DES DÉPENSES DE L'ASSOCIATION DU 6 AOUT 1895 AU 6 AOUT 1896

Recettes.

1. Actif de l'Association au 6 août 1895.....	3,439
2. Cotisations de l'exercice courant :	
42 cotisations d'entrée.....	420
10 cotisations de membres honoraires.....	100
240 cotisations ordinaires.....	1,260
3. Dons de M. Ernest Dupuy, membre honoraire...	60
— de M ^{lle} Diamantopoulo, au Pirée (Grèce)....	40
TOTAL DES RECETTES.....	5,319

Dépenses.

1. 2 factures Charaire, imprimeur à Sceaux :	
<i>Bulletin</i> n° 3, novembre 1895, tiré à 500 exemplaires.....	132 50
<i>Bulletin</i> n° 4, mai 1896, tiré à 700 exemplaires.	247 65
2. Facture Bescherer, graveur sur bois :	
12 figures pour la leçon de physique publiée par le <i>Bulletin</i> n° 4.....	50
3. Frais de correspondance et d'envoi des <i>Bulletins</i> :	
A. De la Présidente.....	5
B. De la Secrétaire.....	50 25
C. De la Trésorière.....	21 65
TOTAL DES DÉPENSES.....	507 05

L'actif général de l'Association, au 6 août 1896, monte à :

Recettes totales.....	5,319
Dépenses totales.....	507 05
ACTIF NET.....	4,811 95

Cet actif se compose ainsi :

1° A la Caisse nationale d'épargne.....	4,650
2° En caisse.....	161 95

NOTA : La Trésorière serait reconnaissante aux Associées de vouloir bien lui faciliter la tâche, en versant leur cotisation dans les *quatre premiers mois de l'année courante*, ainsi qu'il est indiqué dans l'article VIII des statuts.

Elle prendra la liberté de faire recouvrer par la poste, du 25 au 31 décembre 1896, les cotisations qui ne sont pas encore versées.

VISITE DE M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE A L'ÉCOLE DE FONTENAY-AUX-ROSES

Le mardi 20 octobre, M. Rambaud, ministre de l'Instruction publique, accompagné de M. Bayet, directeur de l'enseignement primaire, de M. Buisson, directeur honoraire, et de M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, est venu donner à l'École de Fontenay un précieux témoignage de sympathie.

M. Steeg a présenté au ministre le personnel de l'École, professeurs et maîtresses internes réunis dans son cabinet, puis M. le Ministre s'est rendu dans la grande salle du jardin où l'attendaient toutes les élèves de l'École.

M. Bouchor, qui avait bien voulu se joindre aux professeurs, a fait exécuter par les élèves quelques-uns des chants de son répertoire.

Toutes les associées liront avec plaisir les discours qui ont été prononcés et la lettre de M. Pécaut lue par M. Buisson.

ALLOCUTION DE M. STEEG

Monsieur le Ministre,

Au nom de l'École de Fontenay, je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien lui faire en lui apportant par votre présence une nouvelle preuve d'intérêt et de sympathie.

Je n'ai pas à vous dire ce qu'est cette École. Vous la connaissez de longue date, vous avez assisté à sa naissance, vous avez accompagné dans ses premières visites l'illustre fondateur de cette maison, M. Jules Ferry. Vous avez vu se constituer sous ses yeux la première liste de ses professeurs, choisis parmi les plus capables et les plus célèbres de leur ordre et vous en auriez fait partie vous-même si vos travaux vous en avaient laissé le temps.

L'histoire et la haute valeur de cette École se résument dans le nom de ses trois créateurs, MM. Jules Ferry, Ferdinand Buisson et Félix Pécaut, car chacun d'eux a sa part dans cette belle œuvre. Ce n'est pas le moment de dire ce que leur devront, à des titres divers, la République, l'éducation populaire, l'avenir du pays. Il suffit ici simplement de les nommer pour éveiller dans les esprits les plus chers

souvenirs et dans tous les cœurs la plus affectueuse reconnaissance. Monsieur le Ministre, en m'appelant à succéder à M. Pécaut, vous m'avez imposé un lourd héritage dont le poids est fait pour m'effrayer. J'ai obéi à votre appel, sachant, non sans quelque surprise, que c'était aussi le vœu de mon prédécesseur et du directeur de l'enseignement primaire, et sachant que je n'avais pas le droit de me soustraire aux raisons qui avaient dicté votre choix. Si vous avez cru, Monsieur le Ministre, que je n'aurais rien tant à cœur, en venant occuper cette place, que de continuer fidèlement les traditions et l'esprit que cette maison devait au premier directeur de ses études, vous ne vous êtes pas trompé.

D'abord, je suis lié avec M. Pécaut d'une intime amitié d'esprit et de cœur depuis près de quarante ans, puis je l'ai vu à l'œuvre de très près pendant les seize années de sa direction et enfin je poursuis, depuis que j'ai l'âge d'homme, le même idéal de progrès moral, religieux, politique, démocratique et libéral. Ce serait me trahir moi-même que de manquer à la cause à laquelle nous avons donné notre vie.

Et d'ailleurs les traditions de Fontenay ne sont-elles pas représentées par ce corps éminent de professeurs, cette élite de maîtres et de maîtresses que M. Pécaut avait su rassembler autour de l'École, qui sont dévoués à leur tâche, qui y apportent, avec les qualités supérieures de leur intelligence et de leur savoir, une part de leur cœur?

C'est là que se trouvera la continuité de l'œuvre entreprise. C'est leur présence et leur collaboration, c'est l'harmonie de leurs efforts qui me permettent d'espérer, Monsieur le Ministre, que votre confiance ne sera pas déçue et que l'avenir ne sera pas indigne du passé.

M. Buisson a donné lecture de la lettre suivante de M. Pécaut :

Monsieur le Ministre,

J'apprends que vous êtes attendu au premier jour à Fontenay; et malgré que vous ayez bien voulu m'excuser de n'être pas présent à votre visite, je vous demande la permission de vous souhaiter de loin la bienvenue, en prenant une dernière fois la parole au nom de l'École.

Je vous remercie de l'honneur que vous nous faites en venant en personne inaugurer cette année d'études, et installer comme inspecteur, en mon lieu et place, mon collègue et ami, M. Steeg.

J'ose dire, Monsieur le Ministre, que cet honneur n'est point immé-

rité. Maîtres et maîtresses, nous avons, dès l'origine, conçu pour l'École une grande ambition. Nous voulions, par elle, faire de l'institution nouvellement née des Écoles normales de filles une force vive, nationale, capable de se renouveler elle-même et de se perpétuer; une de ces forces vives qui, en agissant continûment et silencieusement sur l'esprit public et sur les mœurs, concourent à préserver une nation de déchoir ou l'aident à se relever.

Nous avons formé un autre rêve. C'est qu'à l'intérieur de l'École, les élèves, en s'y succédant, trouvassent, selon l'expression de l'un de nos visiteurs et maîtres les plus honorés, M. Boutroux, une atmosphère de sérieux moral et de devoir, de simplicité et de savoir-vivre, mais aussi de liberté et de joie, d'ardeur intellectuelle et de goûts littéraires.

Ce double idéal qui a présidé jusqu'à présent à la vie de Fontenay et qui plane sur celle des Écoles normales d'institutrices ne sera point, croyez-le, Monsieur le Ministre, affaibli par mon départ. Le même esprit, généreux et pratique tout ensemble, le même amour de la patrie et de la démocratie, la même confiance mutuelle continueront d'animer mes chers collaborateurs de l'un et l'autre sexe. La même œuvre, honorable pour le pays, se poursuivra ici sous l'inspiration primitive, mais avec les modifications, les réformes ou les perfectionnements qu'aura suggérés l'expérience. L'attente des pouvoirs publics, celle du gouvernement ne sera pas trompée, Monsieur le Ministre, et vous nous serez garant, auprès d'eux, que nulle part l'image de la France n'est plus constamment présente aux esprits qu'elle ne l'est à Fontenay.

Laissez-moi vous remercier de nouveau des marques multipliées d'estime et de bienveillance que vous avez daigné spontanément accorder au premier inspecteur de Fontenay. Je suis heureux d'en reporter, comme il est juste, tout l'honneur à notre chère École, à ses maîtres et à ses élèves.

Veillez agréer, Monsieur le ministre, l'hommage de ma reconnaissance et de mon profond respect.

FÉLIX PÉCAUT.

DISCOURS DE M. LE MINISTRE

MESDAMES,
MESDEMOISELLES,
MESSIEURS,

En 1880, quand fut créée l'École normale de Fontenay, la pensée qui avait présidé à cette fondation se révéla tout entière dans le choix même de l'homme qui fut chargé de l'organisation et de la direction des études.

Votre fondateur, M. Jules Ferry, dont le nom reste inséparable du relèvement intellectuel et moral de la France, était plus qu'un homme d'État : il était un philosophe, un penseur, qui ne s'absorbait pas dans les incidents quotidiens de la politique, mais qui voyait loin dans l'avenir. Il avait profondément réfléchi sur la nature humaine, sur les conditions d'existence d'une société démocratique ; il prétendait enraciner la République dans les intelligences et dans les cœurs, afin que chaque génération nouvelle de Français lui apportât son contingent de force, qu'elle se rajeunît sans cesse de l'éternelle jeunesse de la nation et que le renouvellement même des hommes et des choses la rendît indestructible.

Jamais, dans sa pensée, il n'a séparé de l'instruction proprement dite l'éducation morale, l'éducation civique, et peut-être l'instruction lui apparaissait-elle moins comme le but que comme le moyen.

Vous devinez quelle fut sa première préoccupation, quand il fonda cette maison où se formeraient les jeunes filles destinées à être les maîtresses de celles qui seraient les maîtresses de l'enfance. Ni Fénelon, ni M^{me} de Maintenon, ni aucun des éducateurs les plus fameux, n'a eu pour ses élèves des ambitions aussi hautes que celles qu'il conçut pour vous.

Ce n'est pas seulement la science que vous deviez transmettre à vos futures élèves, pour qu'elles la transmissent à de plus jeunes ; non, à ses yeux, c'étaient surtout les idées, les doctrines, les sentiments qui feraient de la société française la plus honnête, la plus libre, la plus fortement armée contre les épreuves de la vie nationale et de la vie internationale.

Il avait compté sur vous pour donner à la France une âme républicaine. Mais quel serait votre maître à vous, votre éducateur, votre directeur à vous ? Il fallait un homme non seulement d'une haute culture intellectuelle, mais d'une forte culture morale, indépendante de telle ou telle formule religieuse et, cependant, présentant cette solidité de principes, cette puissance de conviction, cette ardeur de propagande qui semblaient ne pouvoir se rencontrer que chez les saints des religions positives.

Cet esprit si libre et ce caractère si énergique et si droit, Jules Ferry les trouva chez M. Félix Pécaut. De sa forte éducation religieuse, votre directeur d'hier avait gardé tout ce qui fait l'apôtre ; mais combien il était dégagé de tout formalisme, c'est ce que vous ont révélé ses études sur le christianisme libéral ; quelle passion éclairée, quelle connaissance du cœur humain, quelle finesse de psychologue il apportait à l'œuvre de la régénération par l'école ! C'est ce que vous a sans doute appris son beau livre sur l'éducation nationale.

Mais vous l'avez connu mieux que par ses livres. Vous l'avez connu par son enseignement vivant, pénétrant, d'une impérieuse douceur, qui ne constituait pas un cours suivi sur l'éducation morale, mais qui ramenait tout à la morale et à l'éducation; qui faisait tout concourir au même but, même les sciences, le dessin ou la musique; qui n'affectait pas la forme de leçons, mais s'exerçait par des conversations familières, où il s'efforçait d'abord de vous bien connaître, puis de vous révéler à vous-mêmes.

Il était une conscience et il fut un directeur de consciences dans le sens le plus élevé du mot. Il était une intelligence née pour agir sur les autres intelligences, pour les éveiller, les exercer, les redresser, les développer.

Sur toutes les élèves il a marqué son empreinte et, par elles, son esprit s'est répandu dans la France entière, dans toute notre éducation féminine, avec ses caractères de sévère méthode, de bon sens affiné, de sérieux, d'originalité, de liberté.

J'aurais voulu pouvoir conserver à l'école de Fontenay ce maître incomparable, mais déjà au temps de mes prédécesseurs il avait manifesté la ferme résolution de se consacrer à ses petits-enfants que des raisons de santé retiennent sous le beau climat de notre Sud-Ouest, et desquels il vivait séparé depuis de longs mois. Soyez assurées, Mesdemoiselles, que ce fut pour lui une heure douloureuse que celle où il fut contraint de choisir entre sa famille de Fontenay et sa famille d'Orthez. Ce fut chez lui non seulement un conflit d'affections, mais aussi un conflit de devoirs, et c'est le devoir le plus strict qui devait nécessairement l'emporter.

Aux prières que je lui avais adressées, à plusieurs reprises, pour qu'il gardât la direction de vos études encore une année, encore un trimestre, au moins jusqu'au début de l'année prochaine, il m'a répondu par des paroles et par des lettres dont je me sens grandement honoré, par l'assurance de son dévouement le plus entier à l'œuvre commencée, mais aussi par l'affirmation des devoirs impérieux qui le rappelaient là-bas.

J'ai dû m'incliner et, à mon grand regret, j'ai dû sanctionner de ma signature sa décision.

Du moins il ne nous abandonne pas entièrement. Il a bien voulu accepter de garder son rang dans l'inspection générale. De plus, l'organisation si souple que Jules Ferry a donnée au Conseil supérieur de l'Instruction publique m'a permis d'y réserver un siège à M. Félix Pécaut. Il est entré à la fois comme membre du Conseil et comme membre de la Section permanente, qui est comme le grand ressort de notre système représentatif universitaire. Vous avez donc dans cette

haute assemblée, Mesdemoiselles, un patron dont l'autorité y sera grande, qui exercera la plus légitime et la plus efficace influence sur le progrès des études en général, et qui assurément veillera de près sur votre maison.

C'est en m'inspirant de son avis que j'ai fait choix pour le remplacer auprès de vous de l'homme qu'il considère comme le plus apte à lui succéder. M. Steeg s'est formé dans le même milieu de pensée libre et de foi au progrès par l'enseignement. Dans sa direction du Musée pédagogique, il a donné la mesure de son érudition dans les choses d'éducation et aussi de son esprit d'initiative. Faut-il vous rappeler que, dans nos crises politiques, il a combattu pour la liberté?

Si les devoirs de famille éloignent de nous M. Pécaut, si la Sorbonne nous a pris M. Buisson, c'est un ami à tous deux, c'est un de leurs plus dévoués collaborateurs qui a désormais la charge de continuer leur œuvre à Fontenay.

Ainsi votre école a pour directrice M^{lle} Saffroy, si estimée de tout le corps enseignant que le suffrage de ses collègues l'a envoyée au Conseil supérieur; pour directeur des études M. Steeg; pour directeurs consultants, si je puis m'exprimer ainsi, MM. Buisson et Pécaut. Elle a pour corps enseignant une élite de professeurs. Elle a des traditions que vous, Mesdemoiselles, vous aurez à cœur de ne pas laisser périr. Nous pouvons donc, Ministre, maîtres et élèves, compter que notre école restera digne de ses fondateurs.

V Œ U X

Nous publions deux vœux qui nous ont été envoyés par M^{lle} Thiébault, directrice de l'École normale d'institutrices de Saint-Brieuc, et qui seront discutés lors de notre prochaine réunion générale annuelle, en août 1897.

Si quelques-unes des sociétaires voulaient bien nous adresser, sous forme de discussion écrite, leurs réflexions sur les idées qu'exprime M^{lle} Thiébault, nous leur en serions reconnaissantes. Ce travail préparatoire éclairerait la discussion générale au jour de la réunion annuelle; et les communications des sociétaires pourraient être, — en tout ou en partie, et avec le consentement des auteurs, — publiées dans le *Bulletin* qui précède la réunion du mois d'août.

LE COMITÉ.

A la réunion du 6 août, il fut demandé que le bulletin donnât plus de renseignements, je voudrais reprendre ce vœu et le compléter en le précisant.

Le bulletin est la marque sensible de notre association dont il doit refléter toute la vie.

Pourquoi notre association, sinon pour vivre unies, toutes, anciennes élèves de Fontenay, et nous conserver un point d'attache avec notre chère maison de Fontenay? Le bulletin doit donc nous parler de Fontenay et beaucoup, et il doit nous parler de nos collègues.

De Fontenay, en nous indiquant, par exemple, des sujets de compositions traitées, des titres d'ouvrages étudiés, des sujets de conférences proposées, quelquefois, comme il l'a déjà fait, en nous donnant des comptes rendus de leçons, etc.

Ces échos nous permettraient de suivre un mouvement d'études intéressantes. Beaucoup d'entre nous sont dans des villes pauvres en ressources intellectuelles, la somnolence ambiante est contagieuse; il est bon de savoir qu'ailleurs on se passionne pour des questions d'ordre littéraire, esthétique, moral, etc.

Que le bulletin nous dise aussi les fêtes de Fontenay, ses joies et encore ses tristesses. Nous serions reconnaissantes à nos jeunes collègues, encore élèves, si l'une d'elles, dans chaque bulletin, voulait bien nous faire une sorte de chronique de la vie de Fontenay. Plus

tard, à leur tour, elles profiteraient du bon exemple donné à leurs successeurs.

Peut-être y aurait-il lieu de faire paraître des circulaires lorsqu'il importe de communiquer une nouvelle pressante. Au moment des élections du Conseil supérieur, par exemple, nous aurions aimé de savoir que toutes nous étions unies dans la même volonté.

Lorsque la mort vient frapper un de nos maîtres, et ses coups ont déjà été répétés, nous voudrions l'apprendre autrement que par un journal quelconque, afin de marquer notre souvenir et notre regret par quelques fleurs.

Le bulletin comme l'association, doit faire la solidarité entre nous, et pour cela il faut qu'il devienne plus vivant. Nous travaillons toutes à la même œuvre avec la même bonne volonté, mais nous sommes bien dispersées, nous nous sentons souvent seules, il faudrait que le bulletin nous apportât l'expérience des autres, qu'il nous parlât de leurs essais, de leurs réussites, en tous cas de leurs efforts. Chaque fois qu'il m'a été donné de causer avec quelqu'une de mes collègues du nord ou du midi, de l'est ou de l'ouest, toujours j'en ai retiré quelque profit immédiat ou lointain, sans parler du plaisir né de l'échange des idées. Le bulletin ne pourrait-il pas nous permettre de causer à distance; les sujets de conversation ne nous manqueraient certes pas et des discussions intéressantes, jamais closes, s'engageraient.

Je crois que beaucoup d'entre nous pensent de même sur ce point et que nous attendons que nos voisines commencent; comme les miennes sont assez loin, je me risque à faire le premier pas et je propose une question sur laquelle j'aimerais bien d'avoir des lumières :

Association des anciennes élèves d'une École normale. — Comment l'organiser pour lui donner des chances de vie, quels sont les dangers à craindre? les précautions à prendre, etc?

Mais si le bulletin entre dans cette voie, il est nécessaire qu'il paraisse plus souvent, tous les mois peut-être. On peut réduire les frais d'impression, d'envoi, en adressant un seul bulletin par école (on peut d'ailleurs augmenter la cotisation). Si l'Association doit nous assurer un morceau de pain en cas de besoin, elle doit encore nous aider à bien vivre notre vie de tous les jours. Il me semble que l'association doit être pour toutes une cause de force, en même temps qu'elle peut établir entre nous une saine émulation.

En résumé, je sou mets au Conseil les propositions suivantes :

1^o Le bulletin est mensuel ;

2^o Il renferme une chronique de la vie de Fontenay ;

3^o Il renferme des discussions d'intérêt général sur des questions d'éducation ;

4^o Des circulaires sont envoyées chaque fois qu'il y a lieu de faire une communication aux associées.

Elles sont bonnes ces réunions de Fontenay où, libres de tout souci, on se retrouve au milieu d'amies, d'anciennes compagnes, heureuses de causer du passé et aussi du présent.

Mais un jour est vite envolé, on n'a pas le temps de reprendre haleine. La réunion serait meilleure encore et plus profitable, si elle pouvait se prolonger quelques jours, quatre ou cinq par exemple, avec des séances où l'on discuterait en comités des sujets arrêtés d'abord; des séances où des professeurs de Fontenay voudraient bien traiter devant nous, sous une forme quelconque, des questions d'actualité.

Nous entendons si rarement parler dans nos villes de province que ces conférences spéciales seraient pour nous un vrai régal. Entre temps, on causerait plus à loisir dans les allées du vieux parc toutes pleines de nos souvenirs, on irait visiter quelques musées, ou refaire quelques belles excursions. On aurait au moins le temps de se reprendre et de jouir les unes des autres.

Notre présidente d'honneur nous accorderait, je n'en doute pas, le supplément d'hospitalité que nous lui demandons. Et M^{lle} Hecquet nous permettrait aussi d'accroître notre dette envers elle, dette de reconnaissance pour le surcroît de tracas que nous lui donnerions, et deuxième dette, plus facile à acquitter.

M. THÉBAULT.

NÉCROLOGIE

L'Association vient encore de perdre deux de ses membres : au mois d'août dernier, nous apprenions la mort de M^{lle} Angèle Concaret, professeur de lettres à l'École normale de Draguignan (promotion de 1887); et, il y a huit jours à peine, l'on nous écrivait que M^{me} Roussel, née Augustine Sorrel, de la promotion de 1890, professeur de sciences à l'École normale de Gap, venait d'être enlevée aux siens après un an de mariage.

TROIS SEMAINES EN ANGLETERRE

Notes prises au jour le jour.

Grâce à l'heureuse initiative de Miss Williams, présidente de l'Association franco-anglaise (Franco-English-Guild), un voyage en Angleterre d'une durée de trois semaines avait été proposé aux membres de l'enseignement féminin français. Moyennant une somme modeste (200 francs), on pouvait aller puiser dans un séjour à l'étranger une provision de forces, renouveler et rafraîchir son esprit.

Une société d'une vingtaine de personnes fut bientôt organisée : toutes les écoles de femmes y étaient représentées : deux institutrices de Paris, plusieurs professeurs des lycées, des Écoles normales et des Écoles supérieures de jeunes filles, plusieurs professeurs de la Légion d'honneur ; nous comptions même dans nos rangs un docteur et sa femme, professeur aussi, qu'avait tentés ce voyage plein de promesses.

Telle était la composition de la *French-party* qui prenait le *Normandy* à Dieppe, le 5 septembre.

Dimanche 6 septembre. — Nous approchons de Newhaven, après une traversée nocturne : il est cinq heures du matin : un ciel gris, brumeux, sur lequel à peine se détache la ligne qui marque la falaise, du même gris que le ciel. Nous voici dans le train qui conduit à Londres ; le paysage est monotone et doux : des prairies d'un vert uni que tachent quelques corbeaux ; de molles ondulations de terrain sans arêtes brusques ; des nappes d'eau qui brillent à travers des arbres feuillus, de temps à autre des groupes de grandes maisons régulières à toits plats ; sur tout cela une pluie fine, silencieuse, continue...

Londres. Du train, nous passons dans un large omnibus. Curieusement, nous collons aux vitres nos figures joyeuses et étonnées : le casque bien droit sur la tête, la jugulaire correctement posée entre la bouche et le menton, les *policemen* nous font de larges sourires. Devant le palais de la reine, les *red-coats*, sanglés dans leur dolman d'un vermillon éclatant, coiffés de l'énorme bonnet de peau d'ours (beaskin), rient de toutes leurs dents au passage de notre omnibus.

Enfin, nous voici dans le *homé* que nous habiterons pendant ces trois semaines. Mrs Malone, une lady à la belle figure énergique et souriante, nous accueille cordialement, nous montre nos chambres et nous fait déjeuner.

L'après-midi, visite au Zoological Garden, au « Zoo », comme disent les Anglais, grands amateurs d'abréviations : *life is evidently too short for long words!* C'est un gentleman savant et complaisant, qui nous guide dans le vaste Jardin des Plantes londonien. Mais tout en m'intéressant aux serpents de toutes tailles et de toutes couleurs, au phoque qui a sa chaise installée au milieu de la piscine et de là attrape, avec une adresse de chien savant, les poissons vivants que lui jette le gardien, aux chimpanzés qui ressemblent à l'homme de la façon la plus humiliante, ma curiosité va surtout aux Anglais qui nous entourent : tout ce monde recueilli, silencieux, paraît absorbé par ce qu'il regarde ; c'est une affaire. Je ne demande pas quelles pensées, quels sentiments cachent ces masques impassibles, et je me promets de ne pas retourner en France sans m'être fait une idée de l'âme anglaise.

Lundi 7 septembre. — Miss Williams nous amène une jeune anglaise qui restera notre « attachée » pendant tout notre séjour à Londres. Miss Bate, c'est son nom, est institutrice : elle a beaucoup voyagé, comme tous ses compatriotes, connaît bien Londres, et nous donnera tous les menus renseignements dont nous aurons besoin. Elle parle sa langue avec aisance et très distinctement. Ce matin elle nous fait une petite conférence sur la City.

L'après-midi, visite à la Tour de Londres. Elle est gardée par les *Yeomen of the Guard*, plus communément appelés *Beekeepers*, soldats créés par Henri VII et qui portent encore, ô conservatrice England ! le costume que ce roi avait imaginé pour eux. Ce qui frappe surtout, dans cette visite obligatoire au monument de Londres dont le passé est le plus pathétique, c'est la vivacité des souvenirs que conservent les Anglais ; ils nous montrent, en nous donnant des explications qui nous font froid dans le dos tant elles sont précises et vivantes, la *Tour sanglante* où furent poignardés les deux enfants d'Édouard ; la place où fut décapitée la pauvre Jane Grey dont on ne peut s'empêcher d'évoquer la poétique figure, et le mot d'un Anglais nous revient sur les lèvres : elle eut la naissance d'une princesse, la science d'un clerc, la vie d'une sainte, la mort d'un malfaiteur ; — la chapelle de *Saint-Peter*, triste lieu où sont enfermés tant de secrets, où dorment à jamais tant de morts fameux : John Fisher, décapité pour avoir refusé de vendre sa conscience ; Th. Cromwell, pour avoir

venu la sienne; A. de Boleyn, morte « en mai quand la jeune herbe et les marguerites d'été commençaient à éclore dans le soleil du printemps »; Jeffreys, dont la suprême volupté était de voir couler le sang humain... ils sont là, tous présents à l'imagination anglaise comme s'ils étaient morts d'hier.

De la tour à Westminster en omnibus. Rien n'est curieux comme de voir notre longue bande se dérouler sur les trottoirs ou monter à la file sur les *bus*. C'est un spectacle pour les Anglais qui, sans s'arrêter dans leurs courses toujours pressées, nous dévisagent rapidement et murmurent : *French ladies*. Au retour, nous traversons la *City*, ce cœur où bat la vie puissante de Londres et de l'Angleterre, d'où partent et où aboutissent des fleuves d'or. Quel bruissement ! quel fourmillement de piétons, de cabs, d'omnibus, de voitures de toutes formes ! Cependant, nul tapage : tous courent à leurs affaires, chevaux et gens, sans perdre une seconde, sans dire une parole vaine. Les maisons disparaissent sous les annonces ; partout des magasins, des boutiques, des bureaux ; là vivent les rois du commerce qui passent le jour à vendre, à acheter, à trafiquer, et retournent le soir dans leurs paisibles *homes*, loin de la *City* et de son mouvement.

Il est 6 heures ; à peine avons-nous le temps de jeter un regard d'ensemble sur *Westminster*. L'immense et sombre édifice gothique s'étend sur près de 300 mètres le long de la Tamise. En entrant dans l'église, on reçoit une impression unique de puissance et d'harmonie : de chaque côté de la vaste nef, haute et sombre, tout ornée de fines et délicates sculptures, sont les monuments en marbre blanc des grands hommes anglais qui se détachent en clair dans la demi-obscurité. Nous remarquons le cénotaphe de Pitt ; le célèbre homme d'Etat est représenté dans une belle attitude oratoire ; mais l'ensemble est déparé par un fond qui ressemble à une armoire... La nuit croît, plus épaisse, il faut partir.

Mardi 8. — Nous voici de nouveau à *Westminster* après avoir traversé la remuante *City*. Un jeune « curate », mis à notre disposition par le doyen de Westminster, nous guide dans l'immense abbaye. Intelligent et instruit, plein de bonne grâce, le jeune homme nous montre l'église en détail : C'est la chapelle d'Henri VII, *the miracle of the world*, où reposent une foule de rois, de reines, de princes, de favoris, si vivants encore pour notre clergyman qu'on dirait, à l'entendre nous parler d'eux, qu'il les a vu agir ; c'est le coin des poètes (*Poets' corner*) où nous sommes entourées de tout ce que l'Angleterre a produit de puissantes et brillantes imaginations ; ce sont les cloîtres, profonds et sombres, aux dalles usées par le

temps, témoins muets et froids de tant de pensées inexprimées.

La visite de Westminster Abbey laisse dans l'âme quelque chose de profondément religieux qui tient à ce que Westminster est à la fois le temple de Dieu et le Panthéon des gloires nationales; il est le lieu sacré qui rend plus présents à l'âme deux des sentiments les meilleurs et les plus purs de l'homme, l'adoration pour le Créateur, l'admiration respectueuse pour ses créatures les meilleures et les mieux douées; autre Panthéon où l'on sent Dieu plus près de soi, ce qui le rend plus attirant que le nôtre. Plus ou moins confusément, chacun devine qu'il est là en face de l'une des manifestations les plus puissantes de l'âme d'un grand peuple; l'attitude respectueuse des visiteurs, la magnificence de l'architecture, les souvenirs du passé encore tout palpitants de vie dans la bouche de notre guide, tout cela fortifie et précise l'inoubliable impression que garde l'âme après un moment de séjour dans ce palais si riche de tout ce qui intéresse le plus la vraie vie.

Nous revenons en bateau: la Tamise roule énorme et fangeuse à nos pieds; autour de nous, le paysage est sombre, mais sans reliefs durs; la buée légère qui monte lentement nous dérobe peu à peu les lignes du grandiose édifice.

Mercredi 9 septembre. — Ce matin, nous avons fait le dessein, trois inexpérimentées, de sortir seules: nous voilà dans les rues de Londres. Il s'agit de nous tirer d'affaire sans autre secours que notre piètre anglais. Nous entrons chez un pharmacien où un aimable vieux *chemist* nous reçoit, nous comprend, — à notre grand ravissement — nous vend quelques menus objets, croit nous faire plaisir en parfumant nos mouchoirs, nous donne tous les renseignements que nous désirons, puis nous souhaite un heureux séjour à Londres. C'est au moins la sixième fois que nous entendons pareil souhait depuis notre arrivée, et toujours formulé en termes agréables. Les Anglais veulent que nous emportions d'eux un bon souvenir. Nous l'emporterons, certes. Il est surtout intéressant de s'adresser à des inconnus, à ceux qui ne nous ont pas été présentés, qui ne sont pas, pour employer une expression un peu forte d'A. Filon, des « cornacs officiels ». Eh bien, ceux-là sont aussi polis, aussi complaisants qu'on peut le désirer. Gentlemen ou hommes du peuple, ouvriers ou commerçants, tous ceux à qui nous adressons la parole nous répondent avec bonne grâce. Hier sur l'impériale de l'omnibus, quand la pluie tombait, abondante et lourde, le conducteur est venu avec une respectueuse sollicitude, étendre sur nous la toile cirée dont usent les Anglais en pareil cas, et à laquelle nous ne prenions

pas garde. A chaque instant nous avons de ces surprises ; nous nous attendons à trouver un Anglais, nous trouvons un homme !

Le soir, visite à *Saint Paul's*, l'une des plus vastes église du monde, dont l'énorme coupole domine Londres : c'est imposant, somptueux, massif et lourd. L'intérieur est magnifique, et dès en entrant on dit avec Carlyle : « *Saint Paul's, is the only edifice which strikes me with a proper sense of grandeur.* » Quoique beaucoup d'Anglais préfèrent Saint Paul's à Westminster, nous trouvons Westminster de meilleur goût.

De *Saint Paul's* nous allons à *Putney* ; c'est la banlieue de Londres. Quelle différence avec la banlieue parisienne ! Ici, des maisons régulières et paisibles, de rares passants calmes et silencieux, un paysage embaumé aux lignes indécises. Beaucoup de jeunes misses à bicyclette ; bien droites sur leur siège, correctement vêtues de robes aux couleurs éteintes, elles s'en vont seules à travers la ville ou la campagne sans que personne songe à le trouver étrange.

Jeudi 10 septembre. — Aux *docks*, où nous avons la sensation très nette et très proche de la richesse anglaise, de vastes celliers remplis des vins les plus rares, de colossaux magasins où s'empilent des milliers de sacs d'épices précieuses (quinquina, girofle, cannelle) ; d'autres où s'amoncellent, innombrables, les défenses d'éléphants ; des gardiens qui, flegmatiquement, évaluent toutes ces choses par milliers de livres avec l'aisance d'hommes habitués à pareilles supputations, en voilà assez pour nous donner une idée de la masse d'or remuée par les princes marchands de l'Angleterre.

Nous attendons, cette après-midi, une amie de Miss Williams qui doit nous donner quelques explications sur les Universités anglaises. Mais la pluie, qui tombe intarissable et transforme les rues en ruisseaux, l'empêche de venir. Miss Williams la remplace et nous donne des renseignements généraux qui nous aideront à comprendre Oxford et Cambridge quand nous les visiterons.

Il y a plusieurs universités en Angleterre ; les plus fameuses sont celles d'Oxford et de Cambridge. Elles sont complètement libres de toute intervention de l'État ; les étudiants vivent dans des *Collèges*, lesquels ont chacun leur organisation spéciale, leurs revenus, leurs maîtres, indépendants de l'Université.

L'objet des Universités est d'ouvrir les esprits, de donner un certain « ton » plus que faire des savants. Elles sont, en fait, réservées à l'aristocratie et à la riche bourgeoisie, car elles coûtent cher ; de 2 à 300 livres par an, au minimum (5,000 francs à 7,500 francs) ¹.

1. Parfois pourtant les pauvres arrivent à s'instruire grâce aux bourses.

Un collège a un *directeur*; des *fellows* ou maîtres gradués qui habitent le collège quand ils sont célibataires, la ville quand ils sont mariés, — ce qu'on n'aime guère, mais on s'y fait — donnent quelques conférences et travaillent personnellement; des *tutors* professeurs-répétiteurs indispensables pour préparer aux examens, car les professeurs de l'Université ne préparent pas aux examens et ne corrigent pas de devoirs; les *tutors* sont payés très cher par les élèves à qui ils sont attachés. (On peut obtenir d'être à la fois *fellow* et *tutor*); enfin des *students* dont les uns (*scholars*) ont des bourses, et les autres paient leurs études.

Les étudiants se divisent, comme en France, en deux groupes : ceux qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas. Mais ceux qui ne travaillent pas emportent souvent quand même de l'Université la considération qui leur permet de devenir des hommes publics; les travailleurs emportent en plus le titre de *bachelor of arts*, B. A., ou de *master of arts*, M. A. Ces diplômes ne leur confèrent d'ailleurs aucun droit : ils prouvent simplement que leurs titulaires sont élèves de l'Université.

La manière de vivre des étudiants anglais est faite pour inspirer de la jalousie à un étudiant français; en dehors de l'obligation d'être à 8 heures à la chapelle, à 5 heures au dîner, à une ou deux conférences dans la journée, à 10 heures au collège, ils peuvent employer leur temps à leur gré : courses de chevaux, canotage, sports de tous les genres. Ils se réunissent aussi en *debating-societies*, libres discussions sur la littérature, l'histoire, mais surtout sur la politique et la morale; chacun prépare ses arguments, les défend, et un vote final indique où va la majorité.

Au collège ils ont deux chambres, — quelquefois davantage — qu'ils meublent à leur fantaisie. C'est leur propriété tant qu'ils sont étudiants. On conte que Byron avait chez lui un ours apprivoisé, il dut d'ailleurs s'en séparer sur l'invitation formelle des *fellows* et des autres étudiants.

C'est à grand-peine que les femmes ont obtenu l'autorisation de participer aux études masculines. On les a cependant admises, depuis 1870, aux cours de l'Université, au grand désespoir des universitaires conservateurs qui prédisaient qu'un abaissement dans le niveau des études serait le fruit de cette introduction des femmes. On s'est aperçu qu'elles passaient avec succès les mêmes examens que les

Miss Williams cite l'histoire d'un professeur gallois, de très pauvre origine. A 20 ans, il ne connaissait que la langue galloise. Il se mit à étudier l'anglais, le français, les langues mortes classiques, et il est maintenant professeur à l'Université.

hommes; toutefois on ne leur accorde pas le droit de faire suivre leur nom des lettres B. A ou M. A; on ne leur confère pas officiellement les diplômes; on leur dit : Si vous étiez homme, vous auriez tel titre, tel rang... En ce moment, l'esprit conservateur fléchit, et beaucoup d'universitaires pensent que bientôt les femmes pourront enseigner à l'Université même.

Telles sont les indications — transcrites un peu sèchement — qu'on nous donne pour nous préparer à visiter Oxford et Cambridge.

Vendredi 11. — It is half past seven, Miss. C'est la formule par laquelle la bonne nous réveille tous les matins en levant nos stores. Ce matin encore, la pluie tombe avec cette continuité qui nous impatienterait si nous n'avions déjà acquis un peu de l'impassibilité dont nous avons autour de nous de si beaux exemples.

C'est aujourd'hui le jour de *Windsor*. Une heure de chemin de fer, d'abord dans le Métropolitain — l'*under ground* — si pressé qu'à chaque instant il part, laissant deux ou trois de nous sur le quai. Paysage exquis; de temps à autre, un rayon de soleil se glisse entre deux nuages et donne à l'herbe des prairies des tons d'un éclat et d'une richesse incomparables; puis tout s'éteint, on dirait qu'une gaze légère traîne lentement sur le sol; tous les contours s'adoucissent, tous les angles s'effacent, les arbres, les haies, les rares maisons tremblotent dans la brume.

De la portière, nous voyons se dessiner sur le ciel d'un gris pâle les rondes tours crénelées de Windsor. Nous voici arrivées, le château est gardé par les soldats coiffés de peau d'ours, c'est le moment où l'on relève la garde qui s'en va, musique en tête, souriant à la *French-party*.

Je ne décrirai pas plus Windsor que je n'ai décrit Westminster ou Saint Paul's. C'est affaire aux guides, et Bædecker vous renseignerait mieux que moi. Il faut pourtant donner une ligne de souvenir à l'admirable tombeau de la princesse Charlotte morte en pleine fleur de jeunesse : ce monument, tout en marbre blanc, représente une jeune morte étendue et voilée; autour d'elle, des femmes en pleurs voilées aussi; l'ensemble est d'un mouvement et d'un goût très pur, d'une harmonie triste, qui laisse une mélancolie à l'âme. En passant, nous donnons aussi un regard au cenotaphe du petit prince impérial; je copie la prière, touchante dans sa sincérité juvénile et dans sa maladresse, qu'on a trouvée dans le portefeuille du jeune homme tout entière écrite de sa main. Un souvenir encore à la chapelle du prince Albert somptueusement décorée de mosaïques vénitiennes, aux

murs fait de vingt-sept marbres différents représentant des scènes bibliques.

Puis, c'est la course rapide à travers les salles officielles du château — un Versailles anglais moins riche — où des policemen nous obligent à circuler sans presque nous arrêter.

C'est ensuite une promenade en break dans le beau parc de Windsor, au milieu de ces belles avenues comme les Anglais savent les comprendre. A droite et à gauche, des arbres, des futaies, des fourrés où l'on voit errer en liberté des troupeaux de beaux daims fauves; de hautes herbes d'où sortent à chaque instant de fous petits lapins de garennes, d'agiles écureuils, des faisans à grave démarche.

J'ai choisi ma place à côté du cocher, toujours pour m'assurer que les Anglais méritent leur réputation d'être exécrables avec les étrangers : là, comme dans les gares, comme sur les *bus*, comme chez notre vieux *chemist*, je m'assure du contraire : notre *coachman* est d'une politesse, d'une complaisance inépuisables. Tranquille et souriant sous la pluie qui ruisselle sous son manteau, fier, à ce qu'il affirme, de conduire des *French ladies*, il nous dit ce qu'il sait : là-bas, se détachant sur le ciel, la statue équestre en pierre de Georges III dont l'auteur se tua de désespoir devant son œuvre pour avoir, ajoute le *coachman* avec un léger haussement d'épaules... oublié les éperons.

En lui montrant les deux chevaux du break dont l'un, vigoureux et brave, enlève toute la charge à l'autre qui se prélassse sans faire effort je lui dis :

I prefer this one : he is stouter more...

— *Willing, like the coachman*, achève notre conducteur avec un sourire.

A un mille de Windsor, *Eton-College*, une des plus célèbres écoles secondaires d'Angleterre. Nous n'avons qu'un instant à donner à ce très ancien bâtiment : Vieilles salles poussiéreuses où des tables de cinq siècles rongées, tailladées, vermoulues, inconfortables, sont conservées pieusement; la chaire du maître, massive et laide, a été faite avec du bois de l'invincible Armada; jamais nos collégiens ne supporteraient, par respect du passé, de telles vieilleries. Dans la grande salle des conférences, une longue planche est clouée en travers sous les tables, à hauteur du siège : l'élève, pour écrire, se met à cheval.

C'est là qui viennent commencer leurs études les fils de l'aristocratie anglaise; sur les lambris de vieux bois sont gravés les noms des élèves : nous lisons ceux de Walpole, Gordon, Chatham, Fox, Wellington, Gladstone. En ce moment, deux des petits-fils de la reine sont pensionnaires au collège d'Eton; il leur faut, comme aux autres, la per-

mission du *provost* pour voir leur grand'mère; au reste, ce sont « deux bons garçons », nous dit le portier.

Samedi 12. — Une matinée pour visiter les *Chambres du Parlement*, vides d'ailleurs et dont une partie est fermée à cause des réparations. La chambre des Lords est magnifiquement dorée, décorée, éclairée, sculptée. Mais cette opulence officielle ne nous étonne plus. Nous songeons toutefois que nos députés sont moins favorisés. L'architecture d'une salle a-t-elle quelque influence sur la besogne qui s'y fait?

Pour la première fois aujourd'hui, nous entrons dans un « home » anglais. Nous sommes invitées à un thé chez misses X..., professeurs dans un *Training-College*¹. Ces dames ont visité la France, l'Allemagne, l'Italie, y ont étudié les questions d'éducation. Miss N... a observé d'assez près l'école de Fontenay; elle parle avec enthousiasme de M. Pécaut, des conférences du matin, de l'organisation des études.

D'autres visiteurs arrivent : c'est une voisine à l'air très grande dame à la parole musicale, à l'esprit cultivé; c'est une collègue, professeur de mathématiques, costume sévère, tenue réservée et cependant engageante; c'est un jeune cousin de miss N..., modeste et savant. C'est une toute jeune fille rose et fraîche comme une alouette, déjà professeur de grec et de latin à Cheltenham. Tout ce monde a voyagé, vu la France et en parle avec compétence. Puis la conversation effleure cent sujets, le temps qu'il fait, la psychologie comparée des Anglaises et des Françaises, l'art, la morale. Chacun prend une ou plusieurs tasse de thé et part après un vigoureux *shake-hand* à ceux qui restent. C'est à peu de chose près ce qui se passe dans le salon d'une Française : un peu plus de papotages, de coups de griffes au prochain, de souplesse et de bonne grâce d'un côté; de l'autre plus de sérieux, de sincérité, de raideur et de gaucherie dans les attitudes et les mouvements.

Dimanche 13. — Je ne sais rien qui inspire cette espèce d'ennui particulier que les Anglais appellent le *spleen* comme un dimanche pluvieux à Londres. C'est le second depuis notre arrivée. Un ciel bas, le silence dans la maison, le désert dans les rues dont les boutiques sont fermées depuis le samedi soir; pas de journaux, pas de correspondance. Cette ville, bruissante et frémissante hier, est aujourd'hui silencieuse et morne.

1. Les *Training-Colleges* sont des Ecoles normales où les élèves ne restent qu'un an ou deux après avoir fini leurs études, et où elles s'exercent à peu près uniquement à la pratique de l'enseignement.

A 3 heures de l'après-midi, nous assistons au service à Westminster Abbey. L'église déborde de monde; cependant nulle poussée, nul embarras, les *vergers* (bedeaux) vont chercher les arrivants, qui, tranquilles au milieu de l'allée centrale, attendent qu'on leur trouve une place libre.

L'office commence : pas un chuchotement, pas un sourire entre voisins; tous les assistants recueillis, suivent les prières attentivement, chantent pieusement. Le sermon se déroule grave, lent, sans gestes, presque entièrement lu. On sent que toutes ces âmes sont avec Dieu; sous ces hautes nefs, en présence de cette foule unie dans une même émotion morale et religieuse, on a le sentiment très présent qu'un sentiment très puissant attache la religion anglaise à la vie anglaise, que cette heure est pour tous une heure auguste, et que cette régulière élévation de l'âme répond à un besoin naturel de chacun dans ce pays. Rien d'ailleurs dans le culte ne peut choquer un esprit cultivé et réfléchi : les prières, d'une éloquence simple et continue, sont faites en langue vulgaire; les chants sont graves et harmonieux; les murs ne sont pas chargés de peintures criardes, d'ornements de mauvais goût, les officiants n'ont pas de costumes bizarres. Toutes les âmes peuvent s'associer à ce culte si simple.

Lundi 14 septembre. — Voici venu le jour d'aller visiter cette fameuse Université d'Oxford dont on parle tant. Une heure de chemin de fer, et nous voilà en présence de la ville, grandiose et poétique d'aspect dans son cadre d'eau et de verdure, avec ses édifices aux architectures de toutes les époques, aux mille petits clochetons gothiques crénelés, aux tours habillées de lierre, aux vastes coupôles. C'est un enchantement; il faut voir ces merveilles; nulle description n'en peut donner une idée; nous n'avons rien en France qui ressemble à cette ville où l'œil ne s'arrête que sur des beautés artistiques ou naturelles.

Notre enthousiasme redouble quand nous entrons dans les collèges. Ici, *Christ Church* avec ses murs couronnés de balustres qui se dessinent sur le ciel, ses fenêtres découpées en croix Renaissance, fouillées et ornées à miracle; ses tours de divers styles dont la principale renferme l'énorme *Tom Bell* qui sonne 101 coups chaque soir pour la rentrée. L'intérieur répond à l'extérieur : l'église, une ancienne Cathédrale est un joyau; le Dining-hall, haut de plus de 20 mètres, avec ses voûtes gothiques, ses vitraux du *xvii* siècle, ressemble à une chapelle; tout autour, les portraits peints des fondateurs du collège (le cardinal Wolsey), des élèves célèbres (Locke, Gladstone). J'ose à peine penser à nos pauvres petits réfectoires français aux fenêtres de prisons, aux plafonds bas, aux murs humides, ornés — quand ils

sont ornés — de mauvaises photogravures. Nous descendons même dans les cuisines où nous ouvrons de grands yeux devant la rôtissoire qui cuit 40 gigots à la fois pour les 230 convives du Dining-hall, le vieux gril qui date du cardinal Wolsey, les couvercles des légumiers dont la forme est celle du bonnet du cardinal et qui portent les armes du Collège.

En passant, nous admirons d'autres façades : celle de *Saint John* : vieux murs sculptés, tout tapissés de lierre et de rosiers grimpants rougissant à l'approche de l'automne ; *bow-windows* en pierre toute brodée et fleurie.

Nous entrons à *Magdalen College*, construction du xv^e siècle, bâtie sur le même modèle que les autres : autour d'un immense quadrangle de fin gazon d'un vert étincelant et soigneusement entretenu, le collège élève ses grises murailles revêtues de plantes grimpantes, percées de larges fenêtres aux meneaux délicatement ouvragés ; ses deux tours à travers les minces colonnettes desquelles on voit le ciel qui prend une douce teinte bleue, et drapées de vieux lierre sombre ; par derrière un parc d'ifs énormes, de chênes séculaires ; une promenade, aimée d'Addison, et qui porte son nom, haut et profond couloir sombre formé par des arbres de trois siècles ; une immense nappe d'eau et des prairies si vastes que la vue s'y perd.

Voici *Sommerville College*, établissement moderne fondé pour les femmes qui font leurs études à l'Université : le cadre n'a rien de cette poésie des vieilles choses qui nous charme dans les collèges des étudiants. Mais l'aménagement est excellemment compris. Nous remarquons le *dining-room*, salle à manger où les jeunes filles ont sous les yeux, comme les jeunes gens, les portraits des amis de leur maison : bonne et touchante pensée d'unir ainsi la vie passée à la vie actuelle par le souvenir toujours présent des meilleures élèves et des bienfaiteurs disparus.

Miss Williams nous procure l'occasion de visiter de près *Merton College*, le plus ancien d'Oxford, il a 624 ans. C'est M. Scott, à la fois *tutor* et *fellow* qui nous conduit ; il est coiffé du curieux bonnet carré orné d'un gland que maîtres et étudiants doivent porter quand ils sont en classe, au réfectoire, à la chapelle ; mais il n'a pas mis sa robe, à notre grand regret. Nous visitons à peu près tout ce Collège : la chapelle, qui possède les plus anciens vitraux de toute l'Angleterre ; le *dining-hall* décoré aussi des portraits des gloires du collège chacun ayant son histoire qu'on sait, qu'on raconte¹, la bibliothèque riche de

1. Notre conducteur nous répète un bon mot de Duns Scot le philosophe écossais, élève de Merton. Comme il dinait un jour en face de Philippe le Bel, il s'entend interpeller : « Quelle distance y a-t-il entre un Scot et un Scot ? demandai le roi de France. — La table ! » répliqua Scot avec calme.

vieux volumes si précieux qu'on les a enchaînés, d'un vieil herbier fait il y a deux siècles à Padoue par un fellow de Merton.

M. Scott nous conduit ensuite dans sa maison, de style gothique aussi, où Mrs Scott et sa fille nous font avec amabilité les honneurs du *five o'clock*.

Puis nous quittons Oxford à regret non sans laisser une dernière fois errer nos regards sur la ville qui s'enveloppe de brume; peu à peu disparaissent, sous ce voile qui s'épaissit, les fines dentelures, les élégantes colonnettes, les clochetons pointus... Et nous pensons : heureux étudiants qui passez trois ou quatre années de votre jeunesse au milieu de tant de richesses de l'art et de tant de beautés de la nature! qui revivez chaque jour passé avec le présent dans ce qu'ils ont de plus haut et de meilleur! Comment un pareil décor n'exercerait-il pas une douce et puissante influence sur vos âmes; comment ne vous inspirerait-il pas le goût du beau et du parfait; comment ces années bénies ne mettraient-elles pas sur toute votre existence leur lumineux et pur reflet?

Nous n'avons vu aujourd'hui que l'extérieur, le cadre merveilleux où travaillent les étudiants; il nous manque d'avoir essayé de pénétrer leur manière de vivre, d'avoir cherché à connaître la nature de leurs pensées, de leurs sentiments habituels, leurs goûts, leurs dispositions, leurs aspirations. Mais ne nous plaignons pas d'être peu renseignées en cet endroit : le cadre valait la peine d'être vu pour lui-même. Et d'ailleurs, il nous reste à visiter Cambridge où nous pourrions étudier la vie universitaire d'un autre point de vue.

Mardi 15. — Visite à National Gallery — un musée de peinture moins intéressant et, je crois, moins riche que les nôtres. Nous regardons surtout les peintures de l'Ecole anglaise : elles nous plaisent assez peu en général, mais notre impression est peu fondée; il faudrait, pour étudier ces tableaux, des années, et pour en parler, des volumes. Lisez un Guide, ou mieux les livres de Taine, et vous en saurez plus sur la National-Gallery que toute la French-party.

Miss Martin, ancienne élève de *Girton college* (Cambridge), nous fait connaître la vie des étudiantes de l'Université.

Les élèves entrent à 18 ou 19 ans au collège après un examen qui comprend 3 parties : 1^o Mathématiques (arithmétique, géométrie, algèbre); 2^o langues classiques (latin et grec); 3^o langues modernes (français, allemand, italien). Si elles veulent, il leur est permis de ne passer que deux parties; la première est obligatoire.

La pension est d'environ 100 livres (2,500 francs) par an. Il y a

des bourses fondées par des particuliers ou des sociétés¹, elles sont de 75 livres par an en moyenne.

Les élèves restent trois ans au collège où elles préparent deux examens ; le premier les munit d'un *Honours certificate* ; le second, appelé *Tripes examination* est une sorte de doctorat très difficile qui porte sur l'une des matières suivantes : Mathématiques, latin et grec, Histoire, Sciences naturelles, Droit, etc. Tous ces examens sont écrits, ils n'y a pas d'examens oraux, chose excellente pour les timides ! Les femmes qui possèdent le *Tripes* sont très savantes.

La vie dans les collèges de femmes est en certaines parties calquée sur celle des collèges de garçons : obligation d'être à huit heures au déjeuner, à onze à une conférence, à six et demie au dîner en toilette. Le reste du temps est libre : les étudiantes lisent ou travaillent où elles veulent, jouent au tennis, à la raquette, reçoivent leurs amies, font du thé, de la musique, à leur convenance. Comme les jeunes gens, elles ont leurs *debating societies* où l'on discute ardemment, après préparation, les plus graves questions sociales et politiques. On entend là parfois de véhéments discours. Des jeunes femmes, après leur sortie de Cambridge, forment des sociétés politiques : Miss Martin, qui nous parle en ce moment, est présidente d'une de ces sociétés. Les élèves de l'Université adoptent parfois des professions (agents de change, journalistes, etc.).

Mercrèdi 16 septembre. — A cinq minutes de notre logis est le fameux *British Museum* ; on a obtenu pour nous des cartes d'entrée. Un gentleman très érudit et aussi complaisant nous montre et nous explique quelques-uns des riches manuscrits, quelques-unes des anciennes chartes que possède le Muséum. Nous voyons là une bulle du pape Innocent III à Jean d'Angleterre pour l'excommunier ; des manuscrits en vieux français, les œuvres entières de Froissart et de Charles d'Orléans ornées de splendides et inappréciables enluminures.

Un autre gentleman, qui parle le français en grasseyant comme un Parisien, sort avec précaution, des armoires fermées à clef, d'autres précieuses choses : c'est ainsi qu'il exhibe avec fierté un manuscrit de farces françaises soigneusement plié dans une triple enveloppe de parchemin : dans un coin de page rit le « Franc archer de Bagnolet ». Il nous conduit dans l'immense Bibliothèque, — mieux installée que notre Bibliothèque nationale. — Escaliers, couloirs, armoires à livres, tout est construit en minces barres de fer à claire-voie qui laissent pénétrer partout l'air et la lumière ; plus de 700,000 livres sont là en parfait

1. En Angleterre, au lieu d'élever une statue à un homme ou à une femme célèbre, on fonde, pour l'honorer, une bourse qui porte son nom.

ordre dans des armoires qui glissent et se déplacent afin de permettre de placer le plus de choses dans le plus petit espace possible. Arrivées en haut, notre guide, un doigt sur la bouche pour faire cesser notre « caquetage », nous conduit sur un balcon d'où nous dominons la salle de lecture, immense, circulaire, éclairée d'en haut par une coupole de verre ; au centre, légèrement surélevé, le bureau du bibliothécaire. Les tables des lecteurs sont disposées autour du centre comme des rayons ; chacun a un petit bureau bien isolé, garni de tout ce qui est nécessaire pour écrire. Qui veut un livre met ses indications, avec l'heure exacte de la demande, sur une fiche qu'il dépose dans une corbeille centrale. Immédiatement, un employé va chercher ce livre et l'apporte ; tout cela est admirable de sens pratique et d'activité silencieuse. On peut ainsi venir copier, dessiner, prendre des motifs anciens : une vieille dame est là occupée à reproduire une broderie moyen âge.

Nous courons maintenant à travers des salles où s'étalent des antiquités égyptiennes, grecques et romaines. Mais il faudrait un jour pour voir chaque salle — et superficiellement. — On n'emporte de cette course qu'un grand mal à la tête, et le sentiment douloureux que la vie est trop courte.

Visite à un hôpital de femmes. Médecins, chirurgiens, pharmaciens, aides, malades, tout appartient ici au sexe féminin. Nous voyons d'aimables et savantes doctresses, de jeunes *chirurgiennes* au geste et au regard doux. Avec simplicité et bonne grâce, ces dames nous conduisent dans l'hôpital. Une antichambre où une trentaine de femmes attendent la consultation ; quelques figures, tordues par la douleur, font peine à voir ; des enfants, aux pâles petites figures souffreteuses, attendent aussi dans les bras de mères aux yeux tristes. Dans le cabinet voisin, une jeune doctresse examine et conseille. On paie les consultations, à moins d'être absolument misérable.

Les salles sont brillantes de propreté, égayées de fleurs. Vu une pièce circulaire où les lits, disposées comme les pétales d'une marguerite autour du centre, permettent aux malades de voir toute la salle ; une dizaine de malades, toutes jeunes, atteintes de consommation, nous regardent curieusement ; une fillette de dix ans, aux grands yeux bleus, entoure doucement sa poupée de son pauvre petit bras maigre ; on sent flotter dans cette chambre comme une poétique atmosphère de mort.

Le séjour à l'hôpital se paie également. En Angleterre, il paraît que ce qui ne se paie pas est regardé comme sans nulle valeur.

Jeudi 17 septembre. — Bermondsey Settlement. — J'avais parcouru, avant d'aller à Londres, le livre sur l'Éducation populaire des adultes

en Angleterre¹, et j'avais admiré les efforts que font, depuis une dizaine d'années, les Anglais pour unir toutes les classes de la société dans une amitié féconde. Tout le monde connaît ce mouvement d'extension des Universités qui pousse les classes riches et cultivées vers les classes pauvres et ignorantes, et dont on peut résumer à grands traits les principes en ces termes, élever tous les esprits à la science pour la plus grande prospérité morale, sociale et politique de l'Angleterre; inciter chacun à développer en soi le respect du bon, du grand et du beau, la force et la précision de la pensée, la puissance de l'imagination : chercher ensemble les remèdes aux maux sociaux. De ce mouvement généreux est sortie la fondation de colonies universitaires (*settlements*). Il faut voir de près ces *settlements*; il faut visiter ces vastes maisons où viennent habiter, dans des quartiers où la misère physique ne le cède en horreur qu'à la misère morale, des jeunes hommes riches, lettrés, d'une éducation raffinée, mettant au service des pauvres et des ignorants leur fortune, leur énergie, leur science, leur enthousiasme inépuisable, et offrant cela, non dédaigneusement comme une aumône, mais affectueusement, comme un don fraternel.

Aujourd'hui, nous visitons le *settlement* de *Bermandsey*, conduit par Miss Lomas, membre de l'œuvre. Il faut traverser, pour y arriver, un des quartiers misérables où se recrutent les adultes que l'on réunit à la colonie. Oh ! la rude antithèse entre l'élégant et poétique asile d'Oxford et ses rues étroites, bordées de maisons basses aux murs glissants, que nous traversons ! Quelles leçons peuvent puiser ici les fils délicats des Universités ! Nous rencontrons quelques jeunes filles de mauvaise mine, effrontées, criardes, une ou deux nous paraissent ivres, qui ricanent grossièrement sur notre passage. Quel besoin elles ont, en effet, ces déshéritées, d'une amitié vraie et sans orgueil, d'une tutelle affectueuse !

Voici la maison : classes, grandes salles de conférences, salon de réanion, ateliers, laboratoire, bibliothèque, rien ne manque pour attirer les jeunes gens et les jeunes filles.

Les gentlemen qui demeurent au *settlement* habitent de simples mais confortables chambres où ils ont leurs livres et quelques objets d'art.

On nous communique le programme des choses enseignées que nous trouvons fort bien compris : commerce, langues et littératures, mathématiques, sciences naturelles, politiques, théologie, musique, peinture, broderie, couture, coupe, etc., il n'est aucun métier qui ne trouve là de quoi se perfectionner, aucun genre de sport qui ne

1. Publié chez Hachette avec une préface de M. Buisson.

puisse être pratiqué, aucune des aspirations de l'âme qui ne puisse être satisfaite en quelque mesure.

Une rétribution très légère, 1 fr. 25 par mois, est exigée de ceux qui suivent les classes; on se fonde toujours sur le principe très anglais que rien n'est bon que ce qui se paie.

Miss Lomas compte pouvoir attirer cet hiver à Bermondsey les êtres les plus vils, les plus dégradés; au moyen d'affiches, de visites dans leurs bouges, d'invitations pres-antes, elle espère les amener au *settlement* et les aider à se relever.

Vendredi 18 septembre. — A *Isleworth*, une *École normale de jeunes gens*. A la gare, deux gentlemen nous attendent; c'est le directeur (principal), M. Withers, et un professeur qui vient de passer un an à l'école normale de Caen. Ils nous introduisent dans une salle de conférences où M. Withers vient bientôt nous rejoindre, revêtu de son costume d'universitaire (la courte robe noire flottante à l'épaule, et le singulier shako fait d'une calotte surmontée d'un toit plat carré orné d'un gland). Il nous fait l'historique de l'école et nous en explique l'organisation actuelle: fondée par Cobden, modifiée par Lancaster, elle devient enfin ce que nous la voyons, une *École normale* (*Training College*) entretenue par deux comités qui nomment le principal. Le gouvernement paie les 3/4 des frais annuels (*current expenses*.)

Les élèves-maîtres d'*Isleworth* sortent des écoles de *pupil-teachers* où ils ont appris à enseigner et fait quelques études; quand ils entrent à *Isleworth*, ils ont dix-huit ou dix-neuf ans. Les études durent trois ans. Il y a deux parties distinctes dans leurs travaux: la partie professionnelle et la technique. C'est sur la première que je veux insister, parce qu'elle diffère de notre manière de faire, et aussi parce que M. Withers, un maître qui fait sa principale affaire de sa tâche de pédagogue, me dit qu'il trouve notre enseignement de l'*École normale* trop technique et spéculatif, non assez professionnel et pratique. Il sait que nos élèves-maîtres vont aux écoles annexes, mais non assez souvent, pense-t-il, et il regrette que nous n'ayons pas assez de *leçons modèles* et de *leçons critiques*. Voici à grands traits comment on prépare à *Isleworth* les élèves à la pratique de l'enseignement. J'emprunte ces détails tant à M. Withers qu'au rapport de 1895 sur le *Training College*.

Un de ses professeurs, appelé *Master Method* (maître de pédagogie), a la direction de l'enseignement pratique; il est aidé par un *assistant of method master*.

Les 140 élèves-maîtres sont groupés en 8 sections de 17 élèves chacune et vont à l'enseignement dans trois écoles du voisinage: la première occupe 6 élèves, la seconde 8, la troisième 3.

Quelques jours avant d'aller dans la classe qu'il doit faire, le jeune élève reçoit un programme détaillé des matières qu'il devra enseigner avec l'indication de ce qui a été fait par ceux qui l'ont précédé.

Chaque élève-maître a un cahier dans lequel, jour pour jour, il rédige ses observations sur le travail fait. Ces notes prennent souvent la forme de réflexions sur les progrès de la classe, et quelques-uns essaient d'analyser les causes de l'insuccès ou de la réussite de leur enseignement.

Une salle spéciale de l'École est réservée à la « school section », c'est-à-dire au groupe d'élèves qui enseignent dans les écoles primaires. S'ils ont besoin de conseils, ils les demandent à l'assistant; toutes les préparations des leçons doivent être présentées à l'assistant avant 9 heures du soir, et le maître de méthode les examine encore le lendemain.

Le maître de méthode est présent dans l'une des écoles aux deux séances de la journée; l'assistant est présent à l'une des deux séances, tantôt le matin, tantôt l'après-midi; les professeurs aident à inspecter les élèves-maîtres et font des rapports sur les enseignements.

Une faute grave dans l'enseignement est relevée sur-le-champ; mais la plus grande partie des critiques est faite à l'École normale.

En juin, le maître de méthode conduit des groupes d'élèves dans des écoles de types divers, à Londres.

Dans l'emploi du temps de l'École normale, 3 heures sont réservées à des « leçons modèles » et à des « leçons de critique ». Ces dernières sont faites pour les élèves de 2^e année chaque mercredi: le directeur et les professeurs y assistent et critiquent tour à tour. Les leçons modèles sont faites par le maître de méthode: chaque semaine du premier trimestre, ce maître prouve l'excellence des méthodes qu'il propose en les appliquant successivement aux diverses leçons de l'École primaire; il fait à une classe d'enfant, devant les élèves-maîtres, des leçons de lecture, d'écriture, d'arithmétique, d'histoire, de géographie, de sciences élémentaires, etc.

Des *Essais* et discussions sur des sujets d'éducation ont leur place dans les travaux des élèves-maîtres; c'est ainsi qu'ils ont traité les questions suivantes: Des qualités communes à toutes les bonnes leçons sur tous les sujets. — Place à faire à l'enseignement de l'Histoire dans les Écoles élémentaires. — L'éducation physique des enfants. — Le sujet est préparé par un des meilleurs élèves; deux ou trois autres reçoivent avis qu'ils auront à le critiquer.

M. Withers, et surtout le jeune professeur qui vient de Caen trouvent notre vie des Ecoles normales trop fermée; ils pensent que les

élèves n'y ont pas assez de liberté et d'initiative. Tout en nous faisant visiter la maison, ils nous donnent maints détails sur l'organisation intérieure du *Training College* qui laisse une très grande place à la liberté et développe la vigueur morale, la personnalité, l'habitude du *self-government*. Ils nous disent aussi quel prix ils attachent à la force physique. Chaque trimestre, on pèse, on mesure les élèves et on enregistre soigneusement les chiffres. J'imagine que nos écoliers ne se prêteraient pas volontiers à cette opération!...

M. Withers nous dit à plusieurs reprises combien il a été heureux et honoré de la visite de M. Buisson.

M. Barnett, « Inspecteur de Sa Majesté », qui, lui aussi, a examiné de près notre enseignement français, vient d'arriver. Il nous adresse quelques gracieuses phrases de bienvenue, puis, dans une courte allocution, il compare l'enseignement dans les deux pays : il vante avec un imperceptible sourire dans sa physionomie fine le « bel ordre » de notre organisation française où tout est réglé, prévu, uniforme... « Chez nous, où presque tout est laissé à l'initiative privée, continue-t-il, les choses doivent vous paraître bien disparates... Nous nous occupons moins que vous de l'éducation intellectuelle, mais davantage de l'éducation physique, de la formation du caractère et de la volonté... Il finit par un souhait de confraternité entre les élèves et les maîtres des deux nations : Apprenons à nous connaître, ce sera apprendre à nous estimer et à nous aimer. Mais ne laissons pas pour cela de conserver chacun notre caractère national : que les Français restent Français et les Anglais Anglais »...

Et je pensais en revenant à Londres qu'en effet nous différons des Anglais par bien des côtés et qu'une pénétration complète serait aussi impossible que peu souhaitable ; que si l'âme anglaise a des qualités de vigueur, de courage, de persévérance, l'âme française a quelque chose de largement humain, de compréhensif, d'ouvert aux sentiments qui a bien son prix...

Samedi 19 et Dimanche 20. — Séjour dans une famille anglaise.

Miss Williams a fait inviter environ la moitié des membres de la *French party* à passer du samedi au dimanche dans des familles anglaises. Une jeune fille, professeur à la Légion d'honneur, et moi devons aller chez Miss X..., professeur dans un *Training College* de jeunes filles.

C'est au *Training College* même où elle enseigne qu'elle viendra nous prendre ; il est à Brondesbury, quartier excentrique de Londres, et s'appelle *Maria-Gray College*. Arrivées là, nous trouvons un meeting d'anciennes élèves : tous les professeurs du Collège, la Directrice, grand

nombre de jeunes femmes venues de tous les coins du monde; on nous présente des institutrices qui viennent de Sumatra, de l'Inde. Miss Bate, notre « attachée », qui a fait ses études pédagogiques ici, a passé elle-même deux ans à Philadelphie. Nous visitons l'École, tout autrement organisée que celle des jeunes gens à Isleworth, soutenue par un comité qui ne reçoit absolument rien de l'État. Les élèves n'y passent qu'un an ou deux; elles ont leurs écoles d'application, une dizaine de classes environ dans la maison même.

Nous nous séparons pour aller chacune chez nos hôtes. Miss X... est professeur de mathématiques; elle demeure à une demi-heure du collège avec sa sœur qui est journaliste.

Leur intérieur est confortable et même luxueux : la table est soignée et abondante, les chambres sont richement meublées; les lits — comme partout en Angleterre — sont un peu durs.

Mais voit-on que le somme y perde de son prix, quand on est jeune et las d'une journée bien employée? Elles ont une sœur qui voyage, cinq frères dont l'un est en Chine, l'autre dans l'Inde, leur maison est pleine de bibelots précieux, authentiques, reçus de l'Orient. Elles-mêmes ont beaucoup voyagé; leur culture générale est remarquable; le professeur de mathématiques nous parle avec une fine compétence des œuvres de Loti dont elle blâme le vocabulaire bizarrement recherché; de Bourget dont les « erreurs de psychologie » la choquent.

Je feuillette un album de caricatures où l'auteur a reproduit, en les exagérant jusqu'à la bouffonnerie, les défauts de quelques peintures contemporaines; rien de plus significatif que ces dessins : ils nous donnent une idée de cette plaisanterie anglaise contenue, tout en dedans, qui doit rester grave en forçant autrui à sourire. L'auteur accuse avec force les fautes d'exécution, les obscurités de la pensée, les dérèglements de l'imagination; et ses caricatures donnent autant à réfléchir que les tableaux qu'il raille.

Entre les deux sœurs, une grande politesse de manières, beaucoup de délicatesse, peu de familiarité. Nous sentons que huit jours de cette existence dans un intérieur nous en apprendraient plus sur la vie anglaise qu'un mois de courses dans Londres. Mais le temps nous est mesuré.

Le dimanche, un service dans une église, c'est la fête où l'on remercie Dieu des moissons : tous les bancs, toutes les bordures en saillie, tous les coins de l'église sont garnis de pâtés énormes, de brioches larges comme des tables de famille, de fruits, de fleurs, d'épis de blé; on dirait un marché. Je demande à Miss G..., si cet étalage lui plaît :

— Non, me répond-elle sans commentaires.

Et nous nous disons que peut-être notre hôtesse nous a conduites dans cette église, non parce que c'est celle qui répond à ses propres sentiments, mais parce qu'elle se rapproche de notre église catholique française.

L'après-midi, promenade dans *Regent's Park*. En passant, nous entrevoyons des groupes qui écoutent des prédicateurs en plein air : voilà un trait de mœurs bien national ; jamais on ne verra rien de pareil en France. Un homme — ouvrier ou gentleman — arrive dans un lieu qu'il juge propice à son dessein ; il se met à prêcher, parfois il parle cinq minutes ou un quart d'heure sans que personne l'écoute ; le plus souvent, quelques passants s'arrêtent, il dit ses croyances religieuses, ses opinions politiques, son amour ardent pour le Dieu qu'il s'est fait, tout cela avec animation, avec force gestes ; puis il entonne à pleine voix un cantique que chantent avec lui quelques bonnes âmes convaincues ; il prie avec le même feu son Dieu, invitant tous les écoutants à se joindre à lui pour faire triompher la bonne doctrine qu'il prêche. Vous rencontrez ce spectacle, le dimanche, à tous les coins de rues, et si vous allez à *Hyde-Park*, vous verrez des douzaines de meetings de cette nature. Imaginez-vous cela en France ? Ce serait le germe d'une révolution — petite ou grande. — En Angleterre, toutes ces opinions se coudoient dans le calme le plus parfait.

Lundi 21. — Le soleil ! un brillant et chaud soleil français ! Nous revêtons nos plus fraîches toilettes, car aujourd'hui nous allons à Cambridge où nous aurons l'honneur d'être reçues par sir John Gorst, *president of the education department* (ministre de l'Instruction publique).

Le voyage est plein d'agrément : du wagon-salon où une *party* triple tiendrait à l'aise, nous jouissons des jolis effets du soleil sur la campagne.

Quand on a vu Oxford, on n'éprouve pas, en voyant Cambridge, une sensation d'art aussi forte. Un regard en passant à l'admirable portail de *Trinity College* sur lequel se détachent de très vieux écussons du temps d'Édouard III ; à ces fenêtres ouvragées, garnies de fleurs : à ce dining hall de soixante pieds de haut, où les larges fauteuils de cuir rouge portent les armes du collège ; à cette chambre qui fut celle de lord Byron et de laquelle on peut contempler un des plus beaux paysages qui se puisse rêver ; à cette chapelle de *King's College*, la plus belle d'Europe, dont les murs sont couverts de sculptures si finement découpées et si curieusement fouillées que nous nous sentons transportées aux meilleures époques de l'art gothique.

Mais voici du nouveau : après être entrées à *Caius-College* par la « porte de la Vertu », nous pénétrons dans les appartements des étudiants. C'est avec quelque curiosité que nous attendions ce moment où nous pourrions, en voyant de près l'intérieur de ces jeunes gens, conjecturer leurs goûts, leur tour d'esprit, les inclinations les plus fortes de leurs âmes. Sans doute nous ne pouvons juger que superficiellement, en courant; mais c'est déjà quelque chose de ne pas se leurrer de l'illusion qu'on voit clair jusqu'au fond.

Chaque étudiant meuble comme il lui convient les deux pièces qu'il a à sa disposition. Dans la chambre à coucher, saine et peu ornée, le meuble le plus apparent est le « tub »; le *sitting room* est plus renseignant : ici, ce sont des portraits de famille, des tableaux champêtres, des reproductions en plâtre d'œuvres d'art, des jeux de chambre; dans la bibliothèque, des ouvrages littéraires de première main, théâtre, poésie épique et lyrique, romans, histoire : nous sommes probablement dans l'appartement d'un étudiant assez réservé, peu bruyant, plutôt réfléchi et rêveur. Là, un autre a fait installer un appareil d'équitation qui lui permet de monter à cheval en chambre : son *sitting-room* est décoré de fleurets, de *sparring-gloves* (gants pour boxer), de photographies de jockeys, de chevaux et de chiens,

— Voilà, nous dit le conducteur, les portraits des trois chevaux qu'il a en ville.

Et le voilà lui-même, ajoute-t-il en nous montrant dans un groupe un jeune homme souple et musclé, à la figure vivante et hardie, à la moustache fièrement relevée. C'est évidemment un sportsman accompli. Est-il aussi un étudiant accompli? *that is the question* : nous ne pouvons mener plus loin notre enquête.

Comme nous visitons une troisième chambre, faisant tout haut des réflexions en français, on nous avertit que le « étudiant » est dans la chambre voisine.

Voici venir à nous un jeune « lecturer » (étudiant déjà B. A qui donne quelques conférences). Nullement gêné par cette bande de jeunes femmes, il nous fait les honneurs de son « home » avec bonne humeur et bonne grâce; c'est un plaisir de l'entendre s'exprimer dans notre langue; il a vécu à Paris duquel il parle avec un éclair de regret dans les yeux; d'ailleurs, beaucoup de choses dans sa chambre témoignent de son goût pour la vie parisienne : c'est un panneau tout entier couvert par le portrait de Sarah Bernhart en *Gismonda*; ce sont les photographies de plusieurs de nos actrices; c'est, sur la table, une pile de numéros du *Journal*... Au reste, la chambre de cet admirateur de Sarah Bernhardt est celle d'un connaisseur : ses bibelots sont des objets d'art; le goût qui préside à l'arrangement de l'ensemble est

exquis. Avec cet intéressant cicérone, nous visitons encore quelques coins du vieux collège et nous sortons par la « porte de l'Humilité ».

De là nous courons visiter le collège de Newnham, le plus grand collège de femmes de Cambridge après celui de Girton, où un professeur d'histoire, Miss Gardner, nous fait une petite conférence très nette sur l'enseignement féminin à Cambridge.

Six heures approchent : il s'agit de ne pas nous faire attendre chez sir John Gorst. Le soleil, qui avait brillé tout le jour, se voile, et la pluie recommence, diluvienne. Mais *Newnham-College* est bien monté : on téléphone pour faire venir des voitures dans lesquelles nous nous entassons, et nous voici chez le président *of the Education département*.

Un grand salon, bien éclairé; autour d'une table étincelante où fume une bouilloire, des bonnes en frais tabliers et en coquets bonnets blancs. Sir John Gorst, un vieillard blanc à physionomie douce; lady Gorst, grande dame simple et réservée; quatre de leurs cinq filles, toutes gracieuses et avenantes, un de leurs deux fils, tout fraîchement débarqué du Caire, tous sachant se faire comprendre en français, reçoivent la *French-party* avec une cordiale simplicité. Sir John Gorst s'intéresse aux questions d'enseignement primaire et questionne rapidement quelques-unes de nous. On nous amène un bébé de trois ans à peine, petite-fille de sir John Gorst, un de ces beaux anges blonds au teint de fleur, aux grands yeux clairs et candides, un vrai baby anglais; elle aussi veut nous parler notre langue, et elle zézaie adorablement deux ou trois phrases sagement retenues.

Mais il faut se hâter, l'heure du train approche; la pluie tombe à torrents. A travers les rues où coulent des rivières, nous regagnons la gare, accompagnées un temps par le fils de Sir John Gorst, qui se mouille stoïquement pour nous indiquer un chemin plus court. Qui donc disait que les Anglais ne songent qu'à leur bien-être? Nous les trouvons toujours complaisants et prêts à se déranger.

Mardi, 22 septembre. — Il y a à Londres beaucoup de *Voluntary schools*, écoles fondées et entretenues par des particuliers ou par des sectes religieuses. Une directrice d'une école fondée par une paroisse nous a proposé d'aller la visiter; ce matin nous nous rendons à l'invitation de Miss Verey, c'est le nom de la directrice.

La maison est humide; une odeur forte nous saisit à la gorge dès notre entrée. Au rez-de-chaussée est la *nursery*, au premier l'école des filles, au deuxième celle des garçons.

Nous entrons dans la classe de Miss Verey : trois groupes, chacun de trente fillettes environ, sont séparés par un grand rideau sombre qui glisse sur une tringle, de sorte qu'on peut, en certain cas, faire de

ces trois classes une seule. Chaque groupe est enseigné par une jeune *pupil teacher* de quinze à seize ans, entièrement soumise à l'autorité de Miss Verey, laquelle est elle-même sous la dépendance du clergyman. Les enfants sont pauvrement vêtues; beaucoup de figures expriment une morne souffrance ou les privations. Un silence complet règne dans cette classe; la discipline est étonnamment facile en Angleterre.

Miss Verey nous conduit à son collègue du second : là, pour les garçons, même disposition avec les rideaux; là aussi trois groupes de garçons, enseignés l'un par une femme, les deux autres par des hommes; même pauvreté de mise, mêmes figures bouffies et souffreteuses qui font deviner des dessous douloureux. Nous écoutons chanter un morceau à trois parties parfaitement exécuté par ces bambins de huit à douze ans. Miss Verey et le directeur nous disent qu'ils doivent ces excellents résultats à la méthode chiffrée dont ils font l'éloge avec enthousiasme. On nous dit qu'il ne faut pas juger des écoles anglaises sur cette école privée : il serait bon de voir des *Board schools*.

Le soir, nous assistons à un spectacle que nous ne verrons, je crois, qu'une fois dans notre vie : un meeting de l'Armée du Salut dans la *Mansion-house*, l'hôtel du lord-maire, et présidé par le lord-maire lui-même, son collier d'or et de diamants au cou. A sa droite Mrs B. Booth et une autre dignitaire; à sa gauche, des officiers hommes. Ces salutistes, sur qui les incorrigibles Parisiens versent à flots le ridicule, sont ici aimés et respectés. En voici la preuve dans le patronage que leur accorde le premier magistrat de Londres, dans les lettres qu'il lit, émanant de Lord Salisbury, de M. Gladstone, qui s'excusent de ne pouvoir assister à la réunion.

Après une prière et un cantique chanté par la majorité des assistants, Mrs Booth, une jeune femme à figure douce et distinguée, expose le but de l'œuvre et ses résultats : sauver du mal physique et de la misère morale autant d'êtres que possible, aller les chercher, jour et nuit, dans les coins les plus immondes, les attendre à la sortie des prisons quand, ayant purgé leur peine, ils ne peuvent trouver nulle part assistance et pitié; les relever en les aimant, en leur inspirant le goût du travail et l'amour pour le Christ. A force de patience, de chaleur de cœur et d'amitié bienfaisante, l'Armée du Salut s'est fait aimer de tous; aujourd'hui même la police a recours à elle : quand un misérable est condamné pour la première fois, il peut choisir d'aller en prison ou dans un des refuges de l'Armée du Salut; il arrive souvent qu'il en sort amendé. Voici quelques chiffres, plus éloquentes qu'un long récit, sur ce qui a été fait durant 1895.

L'Armée du Salut a donné à Londres 3,396,078 repas à des mourants de faim; 1,508,541 malheureux ont été recueillis pour la nuit;

516 criminels ont été admis dans les maisons de refuge; 1,556 femmes recueillies; 58,723 familles demeurant dans des bouges infects ont été visitées et secourues.

Mrs Booth prie qu'on donne à présent afin de fonder deux nouveaux asiles pour les femmes et pour les enfants qui souffriront cet hiver. Une collecte faite rapporte plus de 400 livres (10,000 francs).

Il faut ajouter, hélas! que le meeting se termine assez mal à notre avis : pendant les dernières prières, quelques salutistes prennent des poses grotesquement extatiques; un clergyman vient faire une déclaration d'ardent dévouement à Mrs Booth qui ne peut s'empêcher de sourire; le lord-maire lui-même ne peut garder tout son sérieux. Pourquoi faut-il qu'une œuvre si féconde soit ainsi gâtée?

Mercredi 23 septembre. — Belle et pleine journée. Départ vers une heure pour Harrow, collège d'enseignement secondaire comparable à Eton, mais que nous visiterons de plus près : nous avons vu Eton vide; nous trouverons Harrow rempli d'élèves. Le directeur du collège, M. Weldon, accompagné de deux professeurs français, vient au-devant de nous.

D'une légère élévation où nous sommes, ils nous montrent l'ensemble d'Harrow : çà et là, des maisons de professeurs; à droite, la bibliothèque, magnifique salle d'où les *bow-windows* dominent un panorama admirable (le directeur l'a voulue telle afin que les élèves aiment à venir); plus loin, un parc, des prairies pour le cricket; à gauche l'église, le cimetière herbeux dans lequel on montre la tombe sur laquelle Byron enfant venait se coucher des journées entières pour rêver devant la splendide nature de cet endroit; tout près de nous, la salle de dessin, don d'un ancien élève qui, sachant qu'on avait à faire des dépenses imprévues pour creuser les fondations, donna un chèque en blanc à remplir à la discrétion de l'architecte.

A mesure que nous avançons, ces messieurs nous expliquent l'organisation générale du collège que je transcris d'abord.

Les élèves, de 13 à 18 ans, sont à peu près 600. Ils paient par an ou plutôt par 3 trimestres, à peu près 240 livres (6,000 francs). Quelques-uns en dépensent autant et plus en argent de poche. Ils vivent, soit chez le directeur (il en a 69), soit chez les professeurs (ils en ont de 8 à 30). Les élèves ont en général une chambre pour deux. Ils sont tenus d'assister au *luncheon* à 1 heure dans la famille où ils logent et où ils sont regardés comme des pensionnaires, ou mieux, comme des membres de la famille; les autres repas, ils les prennent où ils veulent. Ils sont tenus d'assister aux cours et d'être rentrés le soir à 9 heures; en dehors de cela ils sont complètement libres; ils font leurs devoirs

où et quand il leur plaît; ils vont lire à la bibliothèque ou sur le bord de l'eau, pêcher, canoter, chasser, se baigner, se bourrer de pâtisserie ou de charcuterie, dépenser leur argent en achats inconsidérés, tout cela à leurs risques et périls. Un élève paie 50 francs un objet qui en vaut 15 : les autres rient de lui; cet été, un autre s'est noyé dans la piscine : c'est sa faute, dit-on, il avait mangé 2 livres de cerises avant d'entrer dans l'eau !

Mais il faut être rigoureusement exact aux heures fixées.

— Comment les élèves, disséminés partout, savent-ils qu'il est l'heure des cours par exemple? demande-t-on à M. Weldon.

— C'est leur affaire! qu'ils s'arrangent.

Le grand principe, c'est de faire faire l'apprentissage de la liberté, de développer le sentiment de la responsabilité. Tout y contribue : les larges loisirs librement employés, comme la conception de l'enseignement : qu'il s'agisse de lettres, de sciences, de musique, de dessin, chacun peut suivre sa voie : allez où votre goût vous pousse et acquérez, dans ce domaine, tout ce que vous pourrez. Voici la classe de dessin; le professeur nous montre les travaux des élèves; l'un dessine des paysages, l'autre des modèles en plâtre; tel a du goût pour la caricature et donne même des espérances de talent; un quatrième s'applique surtout à l'ornement.

Néanmoins on ouvre toutes les avenues de l'esprit, et tel élève ou professeur qui s'occupe particulièrement de mathématiques ne laisse pas pour cela de cultiver les poètes, d'étudier à fond le français, de voyager, de collectionner, de peindre. L'esprit, à ce régime, ne se déforme pas, comme il arrive trop souvent dans notre pays de spécialistes.

Les élèves anglais, nous disent les professeurs français, sont supérieurs aux nôtres dans la connaissance du grec, du latin; ils ont plus de savoir pratique que les nôtres; mais nos collégiens sont plus vraiment lettrés, ont plus de sens critique, ils connaissent mieux l'histoire et ont plus d'idées générales.

Parmi les élèves, qui ne peut être premier en classe tâche de l'être au cricket, et il est aussi respecté des autres que le premier en thème. Les jeux tiennent une place considérable dans l'éducation des élèves d'Harrow.

Les professeurs, au nombre de 30 environ, dépendent complètement du directeur, lequel est nommé par un comité. Leurs situations leur rapportent de 500 à 1,600 livres (12,500 à 35,000). Ceux qui ont des pensionnaires chez eux font assurément de grands bénéfices. Ils sont très libres dans leur enseignement. Les élèves les respectent beaucoup, ce qui ne les empêche pas de leur faire des farces, mais

jamais de farces grossières : quatre élèves arrivent pour une répétition ; tout à coup, l'un d'eux tombe évanoui, deux autres l'emportent, le quatrième suit d'un air consterné; cinq minutes après, les quatre mauvais sujets prenaient le thé en riant sous une tonnelle.

Le directeur, M. Weldon, est une intelligence et un caractère. C'est un clergyman. Ancien élève d'Oxford, premier au foot-ball et au cricket aussi bien qu'en grec et en latin, il a sur les élèves et sur les maîtres une autorité incontestée et aimée parce qu'elle a son fondement dans une vraie supériorité. Son activité est incroyable; il fait à la fois les fonctions de directeur, de censeur et d'économe; il est professeur de philosophie, prêche tous les dimanches à l'église, va dans le monde et reçoit plusieurs fois par semaine. Mais quelle exactitude et quelle précision dans son emploi du temps! S'il vous a convoqué pour 4 heures, n'arrivez pas à 4 h. 5, il ne vous attend plus!

Nous voici dans la rue; les élèves arrivent aux cours: ils portent tous un petit chapeau de paille très plat, retenu derrière la tête par un caoutchouc, ceux des classes inférieures ont une veste, les grands ont un habit; quand un grand « nigaud » reste dans une classe inférieure, il demande à l'élève qui est *captain* de sa maison la permission de porter aussi l'habit; cela s'appelle *charity-tail*.

Le directeur nous dit qu'il entend que les élèves ne soient pas des maladroits qui rougissent et ne savent pas se tenir devant le monde; pour les habituer à ne se point laisser intimider, il veut conduire toute la *French party* dans une classe!

J'arrive à la discipline si différente de la nôtre. Pour les fautes faites en classe, les professeurs punissent; pour le reste, les élèves se gouvernent eux-mêmes. Les professeurs donnent des retenues ou des pensums; quand il s'agit d'une faute très grave, ils font fouetter l'élève, quel que soit son âge; c'est le directeur qui se charge de l'opération. L'élève fouetté ramasse les verges et les conserve précieusement pliées.

La discipline exercée par les élèves est très rigoureuse. Chaque maison a son *captain* qui a autorité sur tous; commandants et commandés ont à un haut degré le *sense of Duty* qui distingue d'ailleurs les Anglais. Au jeu, ils se donnent des chefs auxquels ils obéissent exactement, et apprennent ainsi à recevoir une règle qu'ils ont faite eux-mêmes et qui ne vaut que par leur adhésion. Quel fossé entre cette conception d'une règle et celle de nos écoliers pour qui la règle est toujours une ennemie personnelle qu'il faut vaincre par force ou par ruse!

Pendant les deux ou trois premières années de collège, les petits sont les serviteurs des grands, les *fags*; ils doivent allumer le feu de

leurs aînés, balayer leur chambre, préparer leur déjeuner, assister à leurs jeux pour ramasser leurs balles et leur rendre mille autres services pénibles. Il y a là, comme on l'a dit, une école de brutalité; j'y vois aussi l'habitude prise de l'obéissance et du commandement tour à tour, et aussi — ce qu'on trouve peu en Angleterre — la marque d'un certain esprit d'égalité : jamais un élève, fût-il fils de pair, n'a songé à refuser le service à un grand, quelle que fût son origine.

En somme, bonne impression : paysage, maisons, pelouses, parc, classes, élèves, professeurs, directeur, nous laissent le meilleur souvenir.

Judi 24. — Nous passons notre matinée chacune de notre côté, à faire des achats; les marchands rient de notre maladresse à parler leur langue, mais ils n'en profitent pas pour surfaire leurs marchandises.

Rencontré sur le trottoir, pour la seconde fois depuis que nous sommes ici, un être incommode, un paquet de loques sordides, écœurantes; c'est une femme qui n'a plus rien d'humain : le vice, la crasse, ont fait de cette créature quelque chose de hideusement repoussant. Voilà des contacts que nos guides nous ont épargnés. Mais quelle misère intime ne laissent pas supposer ces rencontres! Quelle plaie cruelle doit saigner au flanc du peuple anglais, cet athlète si vigoureux pourtant et de si intrépide allure!

Depuis 15 jours, on a fait prendre des billets pour le *Royal Lyceum Theatre*. Nous allons voir jouer *Cymbeline* avec *Irving*, le *Mounet-Sully* de Londres, et *Ellen Terry*, la *Reichemberg* des Anglais. Salle comble, éclairage électrique; on fait l'obscurité dans la salle pendant qu'on joue. Spectacle intéressant, même quand on ne comprend pas tout ce qui est dit : les jeux de scène, les attitudes, les gestes, semblent bons. Le jeu d'*Irving* est sobre et finement nuancé dans le rôle du traître *Jachimo*; *miss Terry* est exquise de bonne grâce, de tendresse, de dignité féminine dans celui d'*Imogène*.

Vendredi 25 septembre. — Aux *Board-Schools*. — Enfin j'ai vu des écoles primaires, de vraies écoles primaires, de celles que l'on peut comparer à nos écoles françaises et où l'on peut puiser d'utiles enseignements.

Miss Williams nous a présentées, aujourd'hui, à un professeur d'école supérieure et à moi, un membre du *School-Board*¹ de Londres *M. G. L. Bruce*. Ce gentleman, ancien élève de *Cambridge*, consacre

1. Sorte de conseil municipal exclusivement occupé des écoles primaires qu'il organise et contrôle. Il lève des taxes sur les électeurs pour les entretenir. Comprend 50 membres non rétribués.

son temps et sa fortune au soulagement de l'ignorance et de la pauvreté; il fait partie des résidents de Toynbee, un *settlement* frère de celui de Bermondsey. C'est M. Bruce qui nous conduit dans les écoles primaires de Londres.

Notre première visite est pour une vaste *board-school*, d'environ 10 classes. La directrice, une grande femme à la physionomie douce et calme, aux gestes timides, nous accompagne et répond à nos questions. Nous courons d'une classe à l'autre. Ici, c'est une leçon de cuisine; salle très bien tenue, maîtresse avenante, fillettes de 10 ans environ, les mains au dos, les yeux avidement fixés sur la maîtresse qui leur apprend, avec tous les ingrédients à l'appui, à confectionner un pudding aux pommes. La classe d'en face est en ce moment à la *laundry* où elle s'initie à l'art de laver et de repasser le linge blanc. Plus loin, une classe s'ouvre par la lecture de la Bible; c'est un évangile de saint Marc : Jésus guérit un aveugle.

— Ne craignez-vous pas, dis-je à M. Bruce, de blesser les croyances de quelques parents, en laissant lire la Bible dans les écoles?

— On ne fait que lire sans commenter; toutefois, si quelques-uns trouvent que c'est insuffisant, d'autres pensent que c'est trop encore. Londres et l'Angleterre ont vu d'acharnés débats sur cette question. Le jour vient où la lecture de la Bible devra faire place à l'enseignement de la morale. Vous avez heureusement en France traversé cette crise qui nous menace, achève M. Bruce avec quelque mélancolie.

Une troisième classe où nous nous arrêtons plus longuement : salle bien aérée et passablement éclairée; propreté absolue; aux murs, quelques tableaux dont un contient ces mots : *cette classe est celle qui nous a donné le plus de satisfaction cette semaine*. Chaque élève a une table séparée, l'ensemble des tables est disposé en gradins. Mince, pâle, l'air affreusement fatiguée, l'attitude sérieuse et digne, une jeune femme enseigne dans cette classe. Debout devant le tableau noir, les institutrices anglaises ne s'asseyaient jamais, elle commence une leçon de physiologie, la circulation : j'ai rarement entendu exposé aussi clair accompagné de figures aussi nettes; à mesure qu'elle parle, elle dessine habilement le schéma de la circulation représentant le sang veineux par des lignes rouges, le sang artériel par des lignes bleues. Les enfants (douze à treize ans) prennent des notes et reproduisent le dessin au crayon bleu et rouge; leurs cahiers sont très bien tenus, leurs notes d'une clarté parfaite.

Je demande l'emploi du temps : peu ou pas de littérature; on ne vise qu'à l'utile, au pratique; de l'algèbre, de la géométrie, des sciences naturelles. Il y a une leçon qu'on appelle *paraphrase*; c'est, me dit la maîtresse, la traduction d'un passage anglais en anglais,

il faut trouver des synonymes, des tournures différentes de celles qu'on a sous les yeux.

— Ne lit-on jamais en expliquant le texte?

— Quelquefois, répond-elle, et M. Bruce nous emmène entendre une leçon de lecture expliquée. La maîtresse fait prendre aux enfants... leur manuel d'histoire; on lit, puis on explique à *peu près* le sens des mots et des phrases; rien pour la grâce et la finesse, pour la force de l'expression; rien pour la beauté de la forme, pour la grandeur ou la puissance du sentiment; il est vrai qu'on avait entre les mains un manuel. Mais on n'a pas l'habitude de cet exercice que nous appelons lecture expliquée; je crois qu'il paraîtrait aux Anglais un vain bavardage; ils vont aux faits, aux connaissances d'un usage certain.

Récréation : c'est une marche de 10 minutes dans le préau, car il pleut dehors : droits, un peu raides, le nez en l'air, les épaules bien effacées, les mains collées au corps, le pied solidement posé à terre, garçons et filles défilent en ordre et en silence. La rentrée se fait avec le même calme, et le travail reprend, tranquille, sûr, tenace. La discipline est admirable. Que de fois, en voyant ces écoles, j'ai souhaité que nos bruyants et indisciplinés petits Français en puissent entrevoir une ! Mais peut-être qu'ils ne trouveraient rien à admirer dans l'attitude placide des petits Anglais, et qu'ils oseraient nous assurer que l'aspect vivant de leurs classes est préférable.

M. Bruce nous fait déjeuner à l'école même : nous goûtions à la cuisine que nous avons vu faire. Merci, madame, votre pudding aux pommes était fort réussi.

Nous partons pour une école d'élèves-maitres (*pupil teachers centre*). Les jeunes gens passent là 3 ou 4 ans avant de se présenter dans un *training college* (École normale); la moitié de leur journée est employée à enseigner dans diverses écoles, l'autre moitié à écouter des cours et à travailler.

Jeunes filles et jeunes garçons sont mélangés; il y a 3 années dans le « centre » où nous sommes. Les élèves qui ont classe l'après-midi ont été enseigner le matin; la fatigue leur donne l'air somnolent, et les cours que nous entendons, grammaire et littérature, nous paraissent mollement écoutés.

Il faut partir. Voilà une journée bien remplie, grâce à notre actif et vivant M. Bruce. Comme je le remerciais et lui faisais l'éloge des écoles de Londres :

— Vous avez en France de bien excellentes choses, me dit-il... Votre Fontenay est unique; nous n'avons rien de pareil en Angleterre. Et M. Pécaut, qui dirige cette école sans modèle et sans copie, est l'homme le plus remarquable que j'aie jamais rencontré.

Nous avons vu ce qui correspond en Angleterre à nos trois ordres d'enseignement. Que dire de l'ensemble? Quel est le principe d'unité, quelle est l'âme de cette œuvre d'éducation?

Les Anglais n'éprouvent pas ces inquiétudes qui nous tourmentent à l'endroit de l'idéal de vie que réclame l'école, et l'on ne conçoit pas, en Angleterre, un débat comme celui dont retentissait la Sorbonne, il y a quelques mois, sur l'*Éducation qui unifie*. Ils enseignent avec sérénité, préoccupés surtout de préparer à la vie matérielle. Toutefois, il est aisé de reconnaître qu'un même esprit anime ces maîtres qui remplissent leur tâche avec tant de sérieux, de patience, d'énergie, qui sentent si vivement l'importance de l'œuvre d'éducation. L'âme de leur enseignement, c'est l'âme anglaise, conservatrice et religieuse, essentiellement faite d'attachement et de respect pour le passé, pour la constitution, pour le gouvernement, pour la religion. C'est sur ce fondement, sensible ou non aux éducateurs, que repose toute l'éducation anglaise.

L'éducation de notre France est plus humaine; elle prépare mieux les âmes aux grands héroïsmes, aux nobles enthousiasmes, elle leur donne moins de cette vigueur patiente, de cette force de résistance, de cette continue et douce chaleur d'âme nécessaires dans les petites et obscures actions qui composent la vie quotidienne.

Vendredi soir, réception à *Toynbee*, dans cet affreux quartier de *White Chapel* qu'on ne traverse qu'en s'apitoyant ou en tremblant. Les résidents nous font un accueil des plus gracieux. Nous retrouvons là plusieurs des amis anglais que nous avons vus pendant notre séjour à Londres, entre autres M. Bruce, qui nous fait visiter le *settlement*. Il est organisé à peu près comme *Bermondsey*; mais tandis qu'à *Bermondsey* on a quelque pensée de prosélytisme, à *Toynbee* on n'a aucune préoccupation religieuse. Nous regardons de près les chambres de résidents, ils sont là une quinzaine tous sortis d'Oxford ou de *Cambridge*, ornées d'œuvre d'art, de portraits de famille, de livres sérieux souvent feuilletés.

C'est notre dernière soirée en Angleterre; elle couronne dignement notre séjour.

Samedi 26 septembre, jour du départ. — Temps menaçant, lettres de France qui nous prédisent une rude traversée. Miss Williams a beau nous assurer qu'elle a commandé pour nous une mer calme, la *party* ne se rassure pas.

Pourtant le dimanche tout ce monde débarque, dispos et alerte, en France, où la *French-party* s'égrène dans toutes les directions, chacun emportant de précieux aliments pour la vie de son enseignement et pour sa propre vie...

Que Paris, sous ce doux soleil de fin de septembre, paraît gracieux et clair, à qui vient du sombre et monumental Londres!..

H. GULLON.

Octobre 1896.





